

STÉPHANE FAUGIER

SUR LA PISTE DE L'OR

(REPORTAGE)



LIBRAIRIE DE LA REVUE FRANÇAISE
ALEXIS REDIER, ÉDITEUR • PARIS

MANIOC.org
Conseil général de la *Gymnète*

104
STÉPHANE FAUGIER

SUR LA PISTE DE L'OR

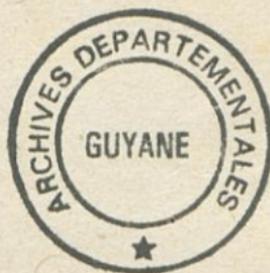
REPORTAGE

8° Res 5

80000165

Inw. 1451

8° Res 6



LIBRAIRIE DE LA REVUE FRANÇAISE
ALEXIS REDIER, ÉDITEUR
11, RUE DE SÈVRES — PARIS VI^e

MCMXXI

MANIOC.org
Conseil général de la Guyane

8° Res 6

IL A ÉTÉ TIRÉ DE
CET OUVRAGE 25 EXEM-
PLAIRES SUR ALFA,
NUMÉROTÉS DE 1 A 25.



Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.
Copyright by Librairie de la REVUE FRANÇAISE, 1931.

A Madame et Monsieur

LOUIS CHAMOUTON-FAUGIER

« Voyez-vous, Monsieur, le premier mal dont souffre la Guyane, c'est la déportation — la déportation qui jette le discrédit sur la colonie tout entière. Parlez de nous, en France, on vous répondra :

« — Ah! oui... le bagne... »

« Or, en Guyane, il ne pousse pas seulement des forçats. Nous produisons aussi de la canne à sucre, de l'essence de rose, du *balata*. Nous exportons des bois précieux. On trouve dans nos forêts, qui s'étendent sur cent vingt mille kilomètres carrés, l'acajou, le bois violet, le ouapa imputrescible, le mao, le teck, le ouakapou moiré, le satiné-rubané, le matouchi aux vives couleurs d'aquarelle... »

Un serviteur apportait l'apéritif. Par

les baies du bungalow, largement ouvertes, on apercevait le Maroni, majestueux comme une mer. Un canot y glissait sans bruit, découpé à contre-jour comme une ombre chinoise.

Mon hôte leva son verre :

« Le second fléau qui s'est abattu sur nous, c'est l'or... »

Il soupira profondément. Le crépuscule était venu. Dans la forêt proche, les premières bandes de singes rouges avaient commencé leurs sinistres hurlements.



... Depuis lors, de Cayenne à Mana, de Simamary à Saint-Laurent-du-Maroni, pendant le séjour que je viens de faire en Guyane, j'ai entendu souvent répéter le même refrain :

« Ah! Monsieur... le fléau de l'or... »

En 1854, lorsque le métis Paolino, sur les rives de l'Aprouague, ramassa deux cailloux jaunes et brillants, qu'il alla por-

ter à la ville, il ne se doutait pas du présent magnifique et fatal qu'il faisait à la colonie.

Jusqu'à ce jour, la Guyane, sans être des plus prospères, suivait le cycle d'évolution lente qui est celui de tous les pays neufs. Les terribles expériences qu'on y avait faites, un siècle plus tôt, avaient porté leurs fruits. Le défrichement se poursuivait normalement. D'héroïques colons, acharnés à la tâche, faisaient peu à peu reculer la forêt. La culture de la canne à sucre était déjà rémunératrice. L'élevage donnait des résultats encourageants. On envisageait même la possibilité de planter du café et du cacao, denrées dont l'Europe faisait une consommation de plus en plus grande.

Avec la découverte du précieux métal, l'essor de la colonie fut arrêté net. Une démente véritable chavira les cerveaux. Les bûcherons jetèrent leur hache, les fermiers délaissèrent leurs troupeaux, les pionniers abandonnèrent les marécages qu'ils tentaient d'assécher. Armés de pelles, de pio-

ches, de pics, ignorant parfois le premier mot des procédés de recherche et d'extraction minières, tous se ruèrent vers les régions aurifères.

Ce fut l'époque héroïque des grands placers, des découvertes fabuleuses, des fortunes aussi rapidement ramassées que perdues. Des prospecteurs, partis de Cayenne sans un sou vaillant, y revenaient quelques semaines après, les poches bourrées de pépites, commandaient en Europe des calèches doublées de satin bleu, donnaient des fêtes fastueuses.

Tous ne revenaient pas. En effet, attirés par la richesse du sous-sol, des milliers d'aventuriers étaient arrivés à leur tour, s'étaient répandus dans la forêt. Malheur aux canots qui passaient dans la ligne de mire de leur carabine, aux prospecteurs trop confiants qui dormaient dans leurs cabarets, sans chiens pour les avertir de l'approche du rôdeur!

Tous ne réussissaient pas, non plus. Regardez la carte des placers, en Guyane.

Pour un *Elysée*, que de *tard venu*, que d'*Adieu vat!*... que d'*Enfin*, que de *Pas trop tôt!*...

N'importe! Bravant les bandits et la fièvre des bois, narguant la mauvaise chance, on louait les pirogues à prix d'or, on s'arrachait les pagayeurs, on partait quand même vers le mirage magique et décevant. La grande fièvre de l'or s'était abattue sur le pays.



... Le pays en souffre encore.

Certes, la folie collective du siècle dernier s'est apaisée, on n'émigre plus en masse vers l'intérieur. On ne se fusille plus à tous les coins du fleuve. Mais le mal existe à l'état endémique.

Lorsqu'on remonte les rivières, il n'est pas rare de voir, près des berges escarpées, un *abatis* où, peu à peu, la brousse reprend ses droits. Les canotiers vous expliquent :

« Il y avait là, voici longtemps, un cul-

tivateur. Il avait passé dix ans ici, à planter du manioc ou de la canne à sucre...

— Et, maintenant, où est-il? »

Les hommes lèvent alors le coude gauche, indiquent une vague direction, dans la forêt :

« Il est parti là-haut... *faire de l'or!* »

On entend souvent cette phrase, en Guyane, où, sur vingt-cinq mille habitants, on compte douze ou treize mille chercheurs d'or...



Noirs de la Dominique, de Sainte-Lucie ou de Trinidad, transfuges de la Guyane hollandaise, métis d'Indiens et de créoles, bagnards évadés, c'est une étrange population en vérité, rude et sauvage, mais naïve aussi, prompte à l'enthousiasme comme au découragement, vivant en marge de la loi, avec ses coutumes, ses mœurs et ses traditions, dans un pays où la police est à peu près inexistante.

« Chaque canot qui descend le Maroni m'apprend un nouveau crime, commis dans les solitudes de la grande brousse, me disait M. Germain, le commissaire de police de Saint-Laurent. Que voulez-vous que j'y fasse? Je dispose de huit agents et de quatre gendarmes!... »

*
**

J'ai voulu visiter les exploitations de l'intérieur, me rendre compte si l'or que l'on retire de la Guyane peut compenser le *manque à gagner* d'une colonie dont les autres ressources sont presque inexploitées. Mais, chasseur d'images aussi, j'ai voulu voir surtout ces étranges coureurs de brousse dont on ne parle guère, dans les villes de la côte, qu'avec un frisson de crainte.

Pendant deux mois, le fusil sur l'épaule et la *batée* du prospecteur à la main, j'ai parcouru la région des placers. Pendant deux mois, dans le haut Maroni, d'abord,

puis, remontant la vallée de Sparwine, dans les collines de la moyenne Mana, où se réfugient les forçats évadés, j'ai mené la vie aventureuse des chercheurs d'or. J'ai partagé leurs espoirs et leurs craintes... Dévoré par les moustiques, déchiré par les herbes coupantes, brûlant parfois de fièvre, j'ai rêvé, moi aussi, du *panier d'oranges*, de la poche de pépites énormes et rutilantes, qui vous fait riche pour toute une vie.

De l'or, j'en ai trouvé. Pas beaucoup, à vrai dire, juste de quoi payer, à la cantine où je me ravitaillais, le *couac* suret et la morue salée qui composèrent pendant ce temps ma nourriture quotidienne.

Les coureurs de brousse ne s'enrichissent pas. La dure vie de la forêt, les grandes averses de la saison des pluies, la fièvre des marais fauchent impitoyablement dans leurs rangs déjà clairsemés — à la belle époque, ils ont été plus de trente mille. — Les immigrants ne viennent plus, comme autrefois, à plein bateau, combler les vides.

Les alluvions très riches ont été épuisées. L'effort individuel, le petit chantier que l'on exploite à deux ou trois compagnons ne payent plus.

L'heure semble venue, en Guyane, des grandes sociétés, exploitant, avec de puissants moyens financiers, *l'or des sables*, à la drague, *l'or de montagne*, ou *l'or des filons*.

La création, récente encore, du territoire de l'Inini, qui englobera la région des placers, où l'on ouvrira des voies de communication, où l'on assurera la police, obligera les isolés, les indépendants à chercher fortune ailleurs, avec leur fusil et leur batée, ou bien à s'enrôler dans les grandes entreprises.

On ne parlera peut-être plus, alors, en Guyane, du fléau de l'or.

Ce sera un bien pour la colonie. Ce sera un bien pour la France.

Mais, de ce jour, la dernière race des derniers aventuriers du monde sera morte...

C'était à Saint-Laurent-du-Maroni, devant un de ces bazars coloniaux où l'on trouve de tout : depuis le simple bouton de culotte jusqu'à l'automobile dernier cri, en passant par la gamme intermédiaire des mauvaises cartes postales, des casseroles en aluminium et des statuettes dites « parisiennes », en plâtre couleur de chair.

Une nègresse flânait en traînant la savate; un urubu aux ailes noires, dans le coin d'un escalier, déchiquetait de vagues ordures; un petit chien galeux, couché sur le sol, grattait sa vermine; un *libéré* loqueteux dormait sur sa brouette de colporteur, et la grosse chaleur de midi s'étendait sur la terre comme une couverture de laine, épaisse et moite.

Tout de neuf habillé, l'homme sortit du magasin.

C'était un gaillard trapu, aux mains

calleuses, bosselées de durillons et fendillées de crevasses. De gros sourcils, une moustache frisottée et longue barraient son visage. De loin, c'était un noir, un *créole*, comme on dit là-bas. Mais de près, malgré son nez épaté et ses lèvres épaisses, sa peau, couturée de cicatrices, craquelée de mille petites rides, à la fois jaune, rouge et noire, blanche même, par endroits, empêchait de définir exactement à quelle race il appartenait.

Il s'avancait, le cou guindé dans un faux-col de celluloïd, et son veston de toile écrue gardait encore, aux entournures, les cassures raides des vêtements trop longtemps portés, dans les vitrines, par les mannequins de cire.

Il fit ainsi quelques pas sur le trottoir et jeta loin de lui un paquet qu'il tenait à la main : de vieux souliers percés, un pantalon et une chemise en lambeaux s'en échappèrent, aussitôt partagés par des libérés faméliques surgis on ne sait d'où.

L'homme leva alors au ciel un visage

extasié et, sans égards pour ses belles bottines vernies, esquissa un allègre pas de gigue.

Je me trouvais à ce moment devant lui. Il interrompit son exercice chorégraphique et m'aborda la main tendue :

« Bonjour, me dit-il. *Comme to fi ca*¹ Venez boire avec moi. Un kilo et demi j'ai fait, la semaine dernière. Vous m'entendez bien : un kilo d'or et plus! On va se donner du bon temps! Venez boire avec moi, je vous dis! »

Nous étions à proximité d'un des rares cafés de Saint-Laurent. Il m'y entraîna presque de force, et là nous bûmes l'apéritif en compagnie de surveillants militaires débraillés.

Il se présenta.

Miracle des noms propres, ce métis dans les veines de qui coulaient tous les sangs de toutes les races du globe, cet hercule velu s'appelait... Chérubin!

1. Comment ça va?...

Il était né à Saint-Domingue, vers la fin du siècle dernier. Voici quinze ans, il était venu en Guyane française. Il y avait erré de placer en placer, du Carsewen à l'Awa, de Sparwine à l'Ouaqui, prospecteur malchanceux portant quatre ans de suite la même culotte et le même chapeau déformé.

« Je *faisais* alors quatre grammes, cinq grammes, un gramme et demi par jour!... Fichue vie, messieurs, fichue vie ! J'étais maigre, comme un serpent-liane... Bon... Céлина! »

La servante accourut. C'était une *quarteronne* d'une quinzaine d'années, au visage café au lait. Sur ses joues, de petites pustules fleurissaient, comme autant d'éclatements de la peau trop tendue.

« Qu'est-ce que ce sera, monsieur Chérubin? »

La petite futée connaissait déjà son nom.

« Une autre tournée d'apéritifs pour ces messieurs!... »

Elle s'en fut, accentuant son déhanche-

ment, et le prospecteur reprit le récit qu'il avait dû faire bien souvent déjà, depuis son retour à la ville.

« Et puis, voilà huit jours, comme je redescendais, dégoûté, je m'arrête dans une petite rivière. Mais vous savez, une petite rivière qui n'avait l'air de rien. Je creuse mon *trou de prospection* et, au fond de la première *batée*, qu'est-ce que je trouve? Deux pépites, deux pépites grosses chacune comme un petit pois!... Je me suis installé là. Ce n'était malheureusement qu'une *poche* de peu d'importance, mais j'en ai sorti un kilo et demi! Et je ne vous mens pas : en voici la preuve! »

Il tira de la poche de son veston une belle liasse de billets de banque. Et la jeune Céline, qui revenait avec une nouvelle tournée, élargit son sourire.



... Quatre jours après, je devais revoir Chérubin.

Je ne le reconnus pas, tout d'abord, dans ce vagabond qui m'aborda, roulant entre ses doigts noueux une casquette crasseuse. Il ne portait plus de beau veston neuf, mais un tricot effiloché; un vieux caleçon, dont les trous avaient été hâtivement bouchés avec des bouts de ficelle, lui tenait lieu de culotte, et ses paupières, lourdes et gonflées, où fleurissaient les ecchymoses, indiquaient qu'il avait eu maille à partir avec les mauvais garçons du pays.

Il me conta ses malheurs.

La jeune Céline lui avait été indulgente mais avait eu les dents longues. Les bijoux coûtaient cher; les bons repas aussi.

Un soir de générosité où il avait bu plus que de coutume, il s'était laissé entraîner au « quartier chinois » par quelques libérés aux allures sympathiques. On s'était attablé; on avait fraternisé et il ne se souvenait plus de rien, sinon d'un réveil pénible, le lendemain matin, dans un fossé proche du cimetière. Les membres lui faisaient mal, comme s'il avait reçu une magistrale

volée, et son portefeuille était parti en compagnie de ses beaux vêtements neufs.

« Et maintenant, que comptes-tu faire, Chérubin? »

Il hocha la tête.

« Je vais m'embaucher ici jusqu'à ce que j'aie économisé de quoi racheter des outils et quelques conserves; puis j'équiperai un canot et je reprendrai la forêt.

— Mais à Saint-Laurent, il te faudra travailler un an — on y gagne dix francs par jour — pour mettre de côté la somme qui te sera nécessaire.

— Je le sais bien... »

J'avais réfléchi.

« Ecoute, Chérubin. Je vais te proposer une affaire. J'ai un peu d'argent. Toi, tu connais la vie des bois et la prospection de l'or. Nous allons monter une expédition. Tu m'apprendras le travail et nous partagerons les bénéfices. Ça te va?

— Oui, *chef*, ça me va... »

Et c'est ainsi que se décida ma destinée de chercheur d'or...

On frappait à la porte de ma chambre.
Il était six heures du matin à peine.
Dans un demi sommeil, je criai :

« Entrez! »

Et mademoiselle Mimi entra...

Mademoiselle Mimi était une dame noire d'une cinquantaine d'années, opulente et fanée, qui tenait pension à Saint-Laurent. Elle m'avait pris en considération parce que j'étais un voyageur tranquille et rangé, ne rentrant jamais avec une *doudou* au bras, — c'est à mon avis trop dangereux dans les pays tropicaux — et ne redemandant jamais de viande à table ce qui eut été peut-être plus dangereux encore.

Mademoiselle Mimi arborait sa figure des mauvais jours.

« Monsieur, il y a un *créole du pays* qui demande à vous parler!... »

Pour elle, Martiniquaise, le fait, de recevoir, à six heures du matin, un *créole du*

pays, race haïe et méprisée, constituait un manquement aux usages de la pension Mimi, inconcevable de la part d'un Français de France.

« Comment se nomme-t-il, mademoiselle Mimi ? »

— Il se nomme Chérubin... »

Son madras se hérissait de colère, sur ses bigoudis enveloppés de papillottes.

« Je voulais le prier de revenir. Mais il a tellement insisté!... Je le renvoie, n'est-ce pas, Monsieur?... »

— Non, mademoiselle Mimi. Priez-le de monter, au contraire!...

— Mais, monsieur, jamais un surveillant militaire ne se serait permis ici...

— Mademoiselle Mimi, je ne suis pas un surveillant militaire!...

— Ni même un commis ou un chef de bureau de l'administration Pénitentiaire...

— Mademoiselle Mimi je n'ai pas l'honneur d'appartenir à l'administration Pénitentiaire... Faites monter ce Chérubin... »

La vieille créole s'en fut, secouée d'indignation, et, la minute d'après, Chérubin faisait son entrée.

Il ôta son chapeau, salua militairement, sur le pas de la porte.

« Chef, si vous voulez bien vous habiller, nous avons rendez-vous, à huit heures, à la crique Balatée, avec des canotiers Boschs, pour la location des pirogues... »

C'est vrai, j'avais oublié qu'il nous fallait une pirogue.

En Guyane, en effet, il n'existe pas de routes.

En soixante-quinze ans, l'administration pénitentiaire, disposant d'un crédit annuel de 40 millions et d'un effectif de trois mille hommes, condamnés aux travaux forcés, a réussi tout juste à établir une vingtaine de kilomètres de voies ferrées et à peu près le double de pistes carrossables.

Pour pénétrer dans l'intérieur, il n'y a que les cours d'eau : le Maroni, d'abord, qui remonte jusqu'au pied des monts Tu-

muc-Humac, puis la Mana, la Conté, le Sinamary, l'Oyapok et tous leurs affluents. Malheureusement, ces rivières sont coupées de sauts et de rapides qui en rendent la navigation très difficile. En outre, tous coulent de l'ouest à l'est. Pour se rendre d'un point situé sur le Maroni à un autre, dans la vallée de la Mana, par exemple, et distants l'un de l'autre de quatre-vingts kilomètres à peine, il faudra redescendre le Maroni, prendre la mer et remonter la Mana, détour de cinq cents kilomètres, qui n'exigera pas moins d'un mois de navigation!

Les *Boschs*, une tribu de noirs primitifs, ont presque entièrement monopolisé la navigation du Maroni, parce que, seuls, ils en savent franchir les sauts redoutables.

Nous étions donc obligés de nous adresser à eux. Je prévoyais que ce ne serait pas sans mal.

Le Maroni, on le sait, forme frontière entre la Guyane française et la Guyane hollandaise; or, les *Boschs* sont sujets hol-

landais, et s'ils marchent au doigt et à l'œil dans leur pays, ils font un peu leurs quatre volontés sur notre rive.

*
**

« Chef, il faut vous hâter. Il y a une bonne heure de marche, d'ici à la Crique Balatéa, et, si nous ne sommes pas là à l'heure dite, les Boschs ne nous attendront pas.

— Je suis prêt, Chérubin, je suis prêt... »

Déjà nous dévallions l'escalier de bois. Et Mademoiselle Mimi, me voyant passer en compagnie de ce prospecteur loqueteux, leva les bras au plafond et prit le ciel à témoin de l'inconséquence et du manque de dignité des jeunes gens de ce siècle.

*
**

Nous traversâmes d'abord le quartier of-

ficiel de Saint-Laurent, ses maisons administratives et lépreuses, ses magasins encore fermés, et ses rues désertes où seuls, erraient des urubus au col décharné, puis le quartier chinois déjà bruyant. Le long de la route de Saint-Maurice — si toutefois on peut décorer de ce nom une piste cahoteuse — des *concessions* abandonnées, par l'incurie de l'administration Pénitentiaire, béaient de leurs portes disloquées et de leurs fenêtres aux charnières rompues. Nous tournâmes à droite. La ligne claire du fleuve apparut.

Une fumée montait vers le ciel d'une petite plage de sable roux.

Chérubin soupira d'aise.

« Nos hommes sont encore là!... »



Nous avons fait cercle, autour du feu. Outre Chérubin et moi, il y avait là une vingtaine de personnes. D'abord le canotier, avec lequel nous devons traiter :

Cargo, noir solide, à la peau luisante, aux pectoraux d'athlète, mais aux jambes courtes et maigres.

« Ces gens-là passent les deux tiers de leur vie dans leur canot, m'avait expliqué Chérubin. Alors, leurs membres inférieurs s'atrophient... »

De belles et longues tresses encadraient le visage du Bosch. Il portait, pour tout vêtement, un pagne large de quelques centimètres, et deux bracelets, l'un de cuivre rouge, l'autre de cheveux de femmes.

Les dix-neuf autres noirs étaient ses parents, ses amis ou ses alliés, venus l'assister dans l'âpre et difficile discussion qui précède toujours, là-bas, la conclusion d'un marché.

Les pourparlers s'engagèrent en *takitaki*, invraisemblable langage qui, comme le *bischlamar* mélanésien, est un affreux mélange de tous les idiomes terrestres.

« Nous avons besoin d'un homme qui reste avec nous deux mois, au moins, commença Chérubin... »

Un concert de protestation s'éleva.

« Deux mois, était-ce possible?... Le projecteur avait certainement mal compris les instructions de son maître, le Blanc!... Deux mois!... Vivre deux mois loin des siens!... Non!... on voulait entendre, de la bouche même du Maître Blanc... »

Chérubin eut un geste bref de la main.

« Deux mois ou rien!... »

En même temps il ouvrait sa musette, en sortait une bouteille de tafia...

Les vieillards louchèrent sur la fiole; mais, comme les femmes se lamentaient et faisaient mine de se déchirer le visage, la tribu tout entière se retira un peu à l'écart pour délibérer...

« Il ne voudront jamais, Chérubin?... »

Chérubin sortit son quart, se versa une large rasade :

« Ils veulent toujours, chef. Seulement ces protestations, les lamentations, ces *taki-taki*, c'est l'usage... »

La tribu revint, s'assit de nouveau en

cercle autour du feu. Le plus vieux prit la parole :

« Oui, on consentait à se séparer de Cargo, l'enfant et l'ami bien-aimé, pendant deux mois — deux mois, que c'est long!... — puisse Massa Gadou¹ le garder de malencontre pendant tout ce temps-là! Seulement le seigneur Blanc, magnanime et généreux offrirait une tournée de ce tafia que son serviteur avait montré tout à l'heure... »

La bouteille circula de mains en mains et la discussion recommença sur d'autres points.

Au bout de deux heures, après de nombreux marchandages, de nombreuses retraites, des délibérations particulières et des libations plus nombreuses encore, nous étions arrivés à l'arrangement suivant : Cargo, son canot et sa hache seraient à notre disposition pendant une période indéterminée. Mais nous lui payerions 80 francs

1. Massa Gadou : Monseigneur le Bon Dieu.

par mois et par *baril* de 80 kilos transporté. Nous avons 300 kilos de marchandises, soit quatre barils, plus nos deux personnes, comptées un *baril* chacune, et le *pamakari*, la petite toiture qu'il fabriquerait pour nous garantir de la pluie et du soleil, serait compté un *baril* supplémentaire, soit sept barils en tout.

« Pourrons-nous nous embarquer demain?...

— Demain matin la pirogue sera prête... »

Nous prîmes congé.

Je titubais légèrement. En moins de trois heures, nous avons vidé plus de quatre fioles de tafia!...

Dans la douce lumière du matin, nous sommes partis sur la rivière. Nous allons lentement, poussés par la marée, dont l'influence se fera sentir jusqu'au saut Hermina, à plus de cent kilomètres de l'embouchure.

*
**

Notre pirogue, longue de dix mètres, a été creusée dans un seul tronc de *teck*, puis élargie au feu. La proue et la poupe en sont relevées en une courbe légère, ornées de clous de cuivre et de plaquettes de fer-blanc.

Cargo — le *patron* — se tient à l'arrière, gouvernant l'embarcation de sa

large pagaie d'acajou. Chérubin, qui fait office de *bossman*, debout sur la pointe avant, trempe dans le fleuve une longue perche, — le *takari*, — s'y appuie de tout son corps et imprime au canot une impulsion rapide. Lorsque l'eau est trop profonde, ou simplement qu'il est las de pousser au *takari*, il s'assied et prend, lui aussi, une pagaie.



Nous avons laissé déjà, derrière nous, l'îlot Saint-Louis et ses petites cases blanches où les lépreux du bagne achèvent de pourrir. Le paysage défile de chaque côté du canot. A droite, la rive hollandaise, éloignée d'un kilomètre, frémissement bleu et imprécis, encore voilé de brume. Tout près, à gauche, la rive française que nous côtoyons.

D'abord, au niveau de l'eau, parmi les prairies de *moucou-moucou* aux tiges rondes et parcheminées, l'humus des troncs

abattus, qui se décomposent peu à peu, l'entassement des menues branches et des feuilles mortes depuis des saisons et des saisons, le terreau plein de grouillements louches, de fuites visqueuses et de reptations inquiétantes, c'est l'enchevêtrement des racines monstrueuses des grands arbres, noueuses, tordues comme des muscles puissants de lutteurs, repliées sur elles-mêmes, et détendues soudain d'une brusque secousse dans la vase épaisse et molle, pompant à pleine gorge l'humidité et la vie vers les tuyaux d'aspiration des troncs gigantesques, dont on n'aperçoit que les contreforts renflés. Puis, à mesure que le regard s'élève, voici le fouillis des hautes herbes, des arbrisseaux, des arbustes, des lianes sans nombre et sans nom entre les cordages desquelles les plantes grimpantes, aux feuilles multiformes et multicolores, ont jeté leur rideau écrasant, entassé les franges lourdes de leurs draperies. Enfin, plus haut encore, les dômes de feuillages superposés, frémissant d'allégresse, frissonnant

d'une vie aérienne aux formes insaisissables, dont les nuances subtiles s'amalgament de taches de soleil, se fondent, disparaissent dans la lumière trop crue du ciel trop bleu...

Parfois, un large espace débroussé — un *dégrad*, comme on dit ici : l'îlot Portal et sa rumerie, le dégrad F. E. M. I., son appontement de lourds madriers, les paillottes de son village, les toitures claires de ses ateliers, l'îlot Bastien et ses plantations de canne à sucre. Le rideau un instant soulevé s'est refermé sur la rive. De nouveau, c'est l'enchevêtrement des racines tentaculaires, des lianes et des plantes grimpantes, l'écrasement de la forêt impénétrable et hostile où, seul, le fleuve clair a tranché, comme une énorme faucille, son chemin d'acier coulé...

*
**

A 10 heures, nous faisons un sommaire repas, sans quitter le canot qui s'est échoué

de lui-même sur une petite plage de sable roux. Biscuits, sardines, *corned beef*, le tout arrosé de l'eau claire du Maroni, à peine teintée d'une lueur de permanganate de potasse — et nous reprenons notre route.

L'après-midi se déroule, monotone.

Dans une demi-somnolence, je regarde l'ombre du *pamakari* se déplacer sur les planches du canot. Des lueurs de soleil dansent entre les tiges des *moucou-moucou*.

Il fait lourd. Il fait chaud...

Mes yeux se ferment...



« Ohé du canot!... »

Je me suis éveillé brusquement. Le soir était venu — une petite brise s'était levée, très douce. Qui donc avait crié?...

A vingt mètres de nous, dressés sur une vieille souche, deux hommes nous appelaient.

« Ohé! du canot!... »

Que faisaient là ces gens, en pleine forêt, avec leur barbe broussailleuse, leurs vêtements en loques? Cargo, à l'avant, hésitait. Les hommes s'étaient mis à l'eau et nageaient vigoureusement vers nous.

Alors, sans rien dire, Chérubin atteignit le fusil, placé près de moi. Un bref éclat de soleil passa sur le canon d'acier bronzé.

Les nageurs s'étaient arrêtés, incertains, barbotant dans l'eau sale.

« Au large, Cargo! gouverne au large! »

Je le regardais, ne comprenant pas.

« Evadés! m'expliqua-t-il brièvement.
— Mais ce sont des hommes, quand même, Chérubin!... »

Il eut un sourire féroce.

« Oui, chef, des hommes, je sais... »

Puis, après un silence, tandis que nous nous éloignions :

« Quand j'étais tout jeune prospecteur, un jour, j'ai recueilli, au bord du fleuve, des hommes comme ceux-là... Regardez comment ils m'ont récompensé. »

Il entr'ouvrit sa chemise. A la hauteur du sein gauche, deux larges cicatrices cou-raient, blafardes...

Chérubin ne me dit plus rien ce soir-là.

Derrière nous, de plus en plus faibles, des cris pleuraient dans le crépuscule, des cris de bête à l'agonie...

Voyager en rivière est bien l'un des actes les plus fastidieux qui soient au monde.

On quitte, de grand matin, le carbet de passage où l'on a accroché son hamac. Tout à l'heure encore, la rivière était claire : de légers friselis rectilignes y couraient, à peine visibles, comme la trame d'argent d'un manteau royal, au ras des îles, à l'horizon ; mais, dès le premier rayon de soleil, le brouillard se lève, obscurcit l'air...

Bientôt, il s'en ira, mystérieusement, comme il était venu, découpant la rive voisine en plans successifs, sans profondeur, superposés comme des décors de carton

d'un théâtre de poupées. Des lambeaux blancs s'accrochent à la cime des arbres, s'effilochent aux tentacules des racines, aux barbes mal lavées des radicelles...

Roucoulement d'une tourterelle, cris de toucans, piaillements de perruches, sifflements de l'oiseau moqueur.

Brusquement, tous ces bruits s'éteignent, dominés par un grand fracas : nous abordons un rapide.

Cargo et Chérubin s'arment alors tous deux du takari. L'eau verte fuit entre les roches aux arêtes aiguës et les frêles parois de la pirogue. Les hommes s'excitent de la voix. Leurs muscles se bandent; les takari plient, sont près de se rompre. Les cris deviennent plus rauques, les gestes plus rapides. L'effort se fait plus violent. Un paquet d'eau saute, ruisselle sur le prélat de grosse toile qui recouvre les marchandises, inonde le canot...

Mais c'est déjà fini : le saut est franchi. Au creux des remous, les feuilles mortes tourbillonnent, mêlées d'écume jaune.

On s'arrête. On respire. Le bossman et le patron rient de bon cœur.

*
**

Parfois on rencontre un autre convoi. S'il remonte aussi le courant, l'affaire est bonne. Sur la rivière, on se *gratte* comme font les automobilistes en France. Un vrai match va s'engager entre les deux embarcations. Les takari, aussitôt trempés que relevés, décrivent dans l'air un cercle éblouissant, tout illuminé de gouttelettes. L'eau caresse les flancs de la pirogue en un friselis de vitesse. La pagaie du patron, maniée d'un bras vigoureux, fait un bruit d'hélice, dans le fleuve. Qui gagnera?

De canot à canot, on se crie des injures. On lutte de front, quelques instants. Les pieds du passager tapotent les planches du fond, comme pour y chercher un accélérateur absent. Enfin, il jette la phrase attendue qui va décupler le courage des hommes :

« Il y aura *décollage*, ce soir, si l'on gagne!... »

Le *décollage*, c'est le verre de tafia raide, que l'on boit, les yeux fermés, en faisant claquer la langue. Que ne ferait-on pas pour un verre de *décollage*!

On passe...

*
**

Quelquefois, par malheur, le convoi vient en sens inverse. Alors les pagaies s'arrêtent, les takari traînent dans l'eau, négligemment. Du plus loin qu'ils s'aperçoivent, les boschs se saluent, d'après des formules aux termes conventionnels.

« *A l'odio... Ba... Bonjour, frère.*

— *A l'odio.*

— *Va you tan?... Comment vas-tu?... »*

Mais ce ne sont là que les hors-d'œuvre; la véritable conversation va s'engager.

« Et comment va ton père?... Et comment va ta mère?... Et ton frère?... Et ta

*sis*sa, ta sœur?... Et les enfants de ta *sis*sa?.. Et tes enfants à toi?... Et ta famille?... Et ton village?... »

La liste s'allonge, n'en finit plus. On s'aborde, on échange des galettes de cassave, du riz, du couac, des ignames, des ananas, des bananes... On se donne aussi des nouvelles des amis, on se découvre des connaissances communes.

Cependant l'heure passe, le soleil tourne. Ne vous impatientez jamais. Cela ne servirait à rien. D'un petit signe de la main, le bossman vous indiquerait que vous êtes de trop dans la conversation. Attendez que son bon plaisir soit de repartir.

Alors, le même cérémonial recommencera, tandis que les takari s'enfonceront de nouveau et que les pagaies recommenceront à brasser l'eau profonde.

« Fais mes amitiés à ton père... et à ta mère, et à ta *sis*sa, et aux enfants de ta *sis*sa, et à tes enfants à toi, et aux gens de ton village...

— A l'odio, Ba...

— *A l'odio...*

— *Mi ti Baka... Ba...* Nous nous reverrons encore!

— *Mi ti Baka...*

— *Io!... »*

La pirogue a disparu à un coude de la rivière...

*
**

Sur la rivière le temps n'a plus de valeur. On ne s'en préoccupe plus dès le deuxième jour du voyage. Du reste, toutes les montres sont arrêtées... Je sais simplement qu'il est quatre heures : il ne reste plus que deux cigarettes dans le paquet où je puise depuis le départ.

*
**

Un dégrad... puis un autre encore, écorchures jaune pâle dans les verdure des rives. Quelques canots au ras de l'eau, deux ou trois toits gris, posés sur le sol comme

des châteaux de cartes; une douzaine de bananiers.

Toujours une femme y lave quelque chose, sur de larges pierres plates.

Nouveau taki-taki :

« *A l'odio Sissa...* »

*
**

Parfois aussi, un arbre *monbè*, près de la rive. Cargo s'arrête, accoste, descend à terre, fait une provision de baies jaunes, tombés sur la glaise des rives.

Il éloigne le canot d'une centaine de mètres, se laisse revenir sous l'arbre. Il jette à l'eau sa ligne, à l'hameçon de laquelle il a accroché une des baies, en guise d'appât.

Le filin s'enfonce brusquement. Irisée de bleu et de rouge, une énorme daurade est au bout qui frétille, se défend avec énergie. Au risque de faire chavirer l'embarcation, Chérubin se précipite, la harponne, la hisse dans le canot.

Nous avons failli jeter à la rivière toutes nos marchandises, mais nous mangerons du poisson, ce soir...

*
**

Tout à l'heure, Cargo se retournera, et, négligemment :

« Mouché!... Eh! Mouché!... Beaucoup *wara* dans canot... »

C'est une invite discrète à vider le liquide saumâtre qui filtre, par les fentes de la coque, besogne que ni patron ni bossman ne consentirait à accomplir, même à prix d'or.

*
**

Lorsque le soleil rasera la cime des arbres, on s'arrêtera au premier village. Le long de la rivière, toutes les haltes se ressemblent; que ce soit Apatou, près du saut Hermina, Longa-Tabiki, Apena, Petit-Saut : deux douzaines de cases misérables,

sur une berge surélevée. Dans un coin, un hangar ouvert à tous les vents, où l'on accrochera son hamac et sa moustiquaire. Deux briques, en guise de fourneau.

Les habitants du village viendront vous regarder curieusement. Mais n'espérez d'eux aucune aide.

Vous ferez du feu. Vous réchaufferez une boîte de petits pois. Vous ferez sauter à la poêle un quartier de morue salée, vous boirez votre thé brûlant. Alors vous bourrez votre pipe et vous attendrez la nuit.

*
**

C'est l'heure où, leur repas fini, les boschs font cercle, autour du feu. Dans la demi-obscurité, des reflets rougeâtres dansent sur les corps et sur les visages, projetant sur le sol des ombres fantasmagoriques.

Une voix s'élève. Un homme raconte « an history » une merveilleuse histoire de bête sauvage ou de revenants, avec de

grands gestes terrifiés et d'étranges intonations que, seuls, troublent les cris peureux des oiseaux de nuit.

Les premiers vampires au vol oblique sortent de leur retraite.

Là-bas, sur la rivière où tremble encore un dernier soupçon de lumière diffuse, une pirogue glisse. On l'entend à peine, au léger remous des pagaies dans l'eau noire.

« *A l'odio... Ba...* »

Le narrateur interrompt son récit.

« *A l'odio.*

— *Mi ti Baka... Ba...* »

Après la halte d'Apensa, nous avons rejoint un convoi qui gagnait le Haut-Pays, le Tapanahony, d'où tous les Boschs sont originaires, où tous, ils espèrent finir leurs vieux jours.

Par malheur, ceux-ci connaissent Cargo. Et, depuis deux jours, nous naviguons de conserve...

Lorsqu'ils vont ainsi, par bandes, les Boschs sont paresseux au-delà de toute expression. A chaque instant un nouveau *taki-taki* s'engage entre les payeurs. Naturellement, comme ils ne s'entendraient pas en ramant, ils cessent le travail. Les autres pirogues s'arrêtent aussi pour ne pas faire trop de bruit; quelqu'un hasarde une

réflexion : le *taki-taki* devient général... ou bien encore, une heure après avoir quitté la dernière halte, un canotier s'aperçoit brusquement qu'il y a oublié sa lampe, ou ses hameçons, ou ses fétiches particuliers. Il rebrousse tranquillement chemin et tout le monde stoppe au bord d'un petit banc de sable, en attendant le retardataire.

*
**

Quelquefois le bossman ou le patron d'un canot se souvient « d'une bien bonne ». Il prend la parole : toutes les embarcations se rapprochent alors et dérivent en chœur, pendant que chauffe le lourd soleil.

Chérubin m'a traduit quelques-unes de ces histoires.

Il y a d'abord celle de l'oiseau « ouap! » et du chien de « Massa Gadou ».

Voici bien longtemps, l'oiseau « ouap »

avait envie d'aller à la chasse. Comme il n'avait pas de chien, il alla trouver « Massa Gadou » — le Bon Dieu — et le pria de lui prêter le sien. Massa Gadou le lui donna.

« Mais fais bien attention, lui dit-il, il faut que mon chien soit rentré ce soir, sinon, lorsque tu reviendras, je t'enverrai tout droit en enfer!... »

L'oiseau partit et chassa toute la journée. Mais le chien de Massa Gadou, entraîné par l'ardeur du jeu — il n'était pas souvent à pareille fête — s'égara, se perdit dans la forêt; le soir, l'oiseau eut beau l'appeler, il ne revint pas...

Voilà pourquoi, le soir, l'oiseau, qui n'ose plus se présenter devant Massa Gadou, réclame le chien à tous les échos :

« ouap!... ouap!... ouap!... »

*
**

Il y aussi l'histoire de l'aïmoré, cet autre oiseau qu'on entend, soudain, en forêt, rire tout seul...

Un jour, l'aïmoré, perché sur une branche, au bord de la rivière, vit passer le moustique. Le moustique portait une ligne et des hameçons.

L'aïmoré l'interpella :

« Où vas-tu, comme cela, moustique? »

Le moustique s'arrêta un instant.

« Tu ne le vois pas?... Je vais à la pêche!...

« Ah! tu vas à la pêche?... Et que peut prendre un aussi vaillant pêcheur?...

— Ce que je prends?... »

Le moustique devint rouge de colère.

« Je prends des *acoupas*, monsieur l'aïmoré, des *acoupas* gros comme ma cuisse!... »

C'est depuis, au souvenir de ces *acoupas*, gros comme la cuisse du moustique, que l'aïmoré, d'ordinaire silencieux, rit soudain tout seul, au bord des rivières...

Depuis plus de vingt ans qu'il vit en leur compagnie, Chérubin est très documenté sur les mœurs des peuplades Boschs, mœurs à peu près ignorées des Européens de Guyane.

Pendant les longues heures de navigation, il m'en donne quelques aperçus que je transcris fidèlement sur mon cahier de route.

*
**

Lorsqu'un Bosch veut se marier, il débrousse un *abatis*, y fait une première plantation de taros ou de manioc. Puis il creuse un petit canot dans un tronc de teck. Il va alors présenter ce canot à sa future fiancée et, s'il est agréé, tous deux, séance tenante, vont à *l'abatis*, y construisent dans

la journée un carbet dans lequel ils dormiront tous deux le soir... Cela simplifiera de beaucoup les formalités du divorce.

*
**

Car ils divorcent souvent.

Le Bosch, presque toujours en voyage, trouve quelquefois sa place prise, lorsqu'il revient. Les absents ont tort, bien plus sur les rives du Maroni que sur celles de la Seine.

Notre mari s'en consolera du reste facilement. Il remontera dans sa pirogue et ira, à deux jours de navigation plus haut, carbetter au prochain village où il a une autre femme.

*
**

Lorsque sa femme accouche, c'est le Bosch qui ressent les douleurs de l'enfantement.

Il s'étend dans son hamac, gémit, pousse des plaintes lamentables, se tourne de côté

et d'autre. Ses amis l'entourent, le consolent, l'aident de leurs conseils et de leur expérience.

« Si tu buvais encore une petite goutte de tafia... »

Ou bien :

« On va faire une prière pour toi à Massa Gadou... »

Le lendemain de l'heureux événement, c'est la femme qui se lèvera, vaquera aux soins du ménage, réconfortera son mari encore pâle et dolent...

Pendant huit jours, il restera là, couché, avec des yeux languissants et une mine pitoyable de déterré.

Trois mois durant, il s'abstiendra ensuite de dormir dans le même carbet que sa femme, de manger au même plat, de s'asseoir sur le même banc...



Tous les mois, du reste, à certaines époques très régulières, pendant deux ou trois

jours, il errera, désœuvré, avec un visage de papier mâché.

« Ça Madame moi, *y en a fleur...* »

*
**

A Petit-Saut, un Bosch venait de mourir.

On l'avait étendu dans son hamac. Audessous de lui, trois grandes jarres, pleines de terre, étaient posées, destinées à recueillir les humeurs qui s'échapperaient du corps, à mesure que celui-ci entrerait en décomposition.

« Si un Bosch trépassé au delà de crique Beïman, m'expliqua Chérubin, on le transporte dans le Tapanahony, où on l'enterrera. S'il meurt en aval, on le laisse exposé — comme celui-ci. — On n'emportera alors dans le Haut-Pays, que les jarres soigneusement bouchées... »

Cela puait déjà horriblement dans la case, où de grosses mouches bourdonnaient autour du visage du défunt.

Une demi-douzaine de pleureurs étaient assis près du hamac, et se lamentaient sur un mode suraigu.

« Que disent-ils, Chérubin?... »

— Ils font une prière, chef :

« Tu vas chez Massa Gadou

« Retrouver tes ancêtres

« Mais nous, nous avons bien plus de
[malheur

« Car nous t'avons perdu....

« Aïe... Aïe...

« Cependant espère, espère

« Car nous te rejoindrons bientôt... »

La complainte se déroulait, poignante, coupée parfois de sanglots, de longues plaintes désolées.

Soudain, l'un des pleureurs s'arrêta, prit son visage ordinaire, et, le plus simplement du monde, à son voisin qui quitta aussitôt son air tragique :

« Dis donc? Est-ce qu'il y aura assez de tafia, pour le festin, ce soir?... »

« Chérubin, comment s'appelle ce saut que nous allons passer? »

Chérubin regarde Cargo, qui hausse brusquement les épaules, en un mouvement d'humeur.

« Mi ne sabi, chef... »

— Ah! Tu ne sais pas?... »

Lorsqu'il ne répond pas tout de suite, il est inutile de questionner plus avant Chérubin.

*
**

Je prends une callebasse, je vide l'eau qui s'accumule au fond du canot.

Je ne lève même plus la tête du *pamakar* qui me préserve des rayons du soleil. A quoi bon? Je connais maintenant le paysage, toujours semblable à lui-même.

La morue que nous avons apportée avec

nous, commence à sentir. Le *couac* fermente dans son estagnon de fer blanc. Le riz germe timidement. Nos pelles, nos pioches, nos pics se recouvrent, peu à peu, d'une épaisse couche de rouille. Dans l'atmosphère étouffante de vapeur d'eau qui nous enveloppe, nos chemises moisissent, le liège du casque se recouvre de champignons : l'obturateur de mon appareil photographique ne fonctionne plus qu'une fois sur deux... Seuls, notre *batée* et notre fusil, que nous graissons régulièrement, conservent leur poli et leur éclat...

*
**

A l'avant et à l'arrière, les hommes luttent en haletant contre le courant du rapide. C'est un spectacle qui m'est, à présent, familier, lui aussi. Pour l'observer, il me faudrait me déplacer, faire un effort. Il fait assez chaud, comme cela...

Les secousses ont diminué. Nous sommes de nouveau en eau calme.

Chérubin place son takari sur le rebord du canot.

« C'était le saut du Boni-Doro, chef...

— Tiens! Tu m'as dit que tu ne le savais pas, tout à l'heure...

— Chef, il ne faut jamais prononcer le nom d'un rapide avant de l'avoir franchi : cela porte malheur. »

Il essuie, d'un revers de main, son front où perlent les gouttes de sueur.

« Autrefois, chef, ce saut se nommait Ga-Caba, ce qui veut dire *bois cassé* ou *flèches cassées*, comme vous voudrez. Lors de leur libération, les esclaves *boschs* de Surinam l'appelèrent ainsi, parce qu'ils y vidèrent leurs carquois en fléchant du poisson... Mais le rapide a changé de nom depuis, à la suite d'une histoire plus tragique... »

Et, tandis qu'il se remet à pagayer :

« Il y a déjà bien longtemps, à la belle époque des grands placers, lorsque les pirogues chargées d'or redescendaient de l'Awa ou de l'Itany, beaucoup n'arrivaient

ni à Saint-Laurent ni à Albina. Après une longue enquête, on a fini par savoir de quoi il retournait. Un peu en avant du premier seuil du rapide, il y avait un noir, de la tribu des Boni, un noir nommé Doro. Il attendait les convois au passage, fusillait les gens et s'emparait des petits sachets où ils enfermaient leur poudre et leurs pépites.

« Pendant deux ans, une grande terreur régna sur la rivière. On avait essayé souvent de capturer le bandit. Mais, à chaque expédition nouvelle, averti on ne sait comment, il se réfugiait dans la forêt, où il était imprenable. En désespoir de cause, le gouvernement hollandais promit une récompense de mille florins à celui qui rapporterait sa tête.

« Vous n'êtes jamais allé à Albina, en face de Saint-Laurent, sur la rive hollandaise?... Non? C'est dommage. Vous y auriez peut-être connu un de mes amis, le sergent John Doubba, un bien bon garçon...

« A l'époque dont je vous parle, John Doubba était simple soldat. Il s'était fiancé avec une jeune créole du nom de Lucy..., la plus jolie fille, à coup sûr, de la rive hollandaise. Mais les parents de la créole, des commerçants aisés, ne voulaient pas donner leur consentement au mariage, parce que John n'était qu'un pauvre soldat sans le sou. Et les deux amoureux se désespéraient.

« Or, un soir, John et Lucy eurent tous les deux une conversation très sérieuse. A la suite de cette conversation, John demanda à son lieutenant un congé de quinze jours et Lucy monta dans son canot, puis partit toute seule sur la rivière.

« Trois jours après son départ, elle aborda au saut de Ga-Caba, près de la case de Doro, et, en toute innocence, lui demanda du couac et de la morue pour poursuivre sa route.

« Elle passa la nuit près de la case. Mais le lendemain, elle ne repartit pas.

« Dix jours, sa pirogue légère resta amarrée à la rive. Et, pendant ces dix jours, les convois descendirent le rapide sans essayer le moindre coup de fusil.

« Au matin du onzième jour, comme il avait été convenu, John Doubba arriva au saut, venant d'Albina. Comme il avait été convenu aussi, il trouva le bandit couché dans son hamac. Lucy, la veille, avait mélangé à ses aliments un peu de suc de *nivré*, la liane qui fait dormir. John Doubba coupa alors la tête de Doro, la mit dans un panier, et les deux amoureux s'embarquèrent.

« John avait abordé joyeusement le saut. Les mille florins étaient à lui, maintenant, et les parents de Lucy ne lui refuseraient plus la main de leur fille.

« Or, chef, en bas du saut, il n'y avait plus ni pirogue, ni jeune fille, ni tête de bandit, mais seulement John Doubba, meurtri, saignait, que des canotiers recueillirent, respirant à peine, le lendemain.

« Les boschs, chef, vous raconteront

qu'il cassa son takari au milieu du rapide et qu'au lieu de s'écrier, comme il est juste : « *Takari caba!*... », mon takari est cassé! il jura : *Ga caba!*... », mon bois est cassé!... et que le *mama*, le génie du saut, se vengea en fracassant sa pirogue.

« Les gens du pays ont peut-être raison, chef; mais on m'a raconté, à moi, l'histoire d'une autre manière.

« Au moment où il abordait le passage le plus difficile, John Doubba entendit une longue plainte derrière lui. Il se retourna et vit Lucy qui sanglotait, tenant à deux mains la tête du bandit et posant ses lèvres sur les lèvres violacées et sanglantes...

— Et quel est ton avis, à toi, Chérubin?

— Moi, je n'ai pas d'avis. Je vous ai dit que le sergent John Doubba est un brave garçon. Je vous ai dit aussi que cela porte malheur de prononcer le nom d'un saut lorsqu'on le passe... Mais chez moi, à la Dominique... »

Il sifflote un petit air, allègre, sautillant sur deux ou trois notes.

« Chez moi, chef, à la Dominique, on chante une petite chanson : « La femme créole est comme un ananas : la plus belle a quelquefois un ver dans le cœur... »

Aujourd'hui, il y a eu grande discussion sur la rivière, entre canotiers. Pourquoi? Mystère. Massa Gadou lui-même n'en sait peut-être rien...

Ce soir, au campement, tout semble calme...

Dans le carbet, j'ôte mes bottes, je roule une cigarette pendant que Chérubin tend les hamacs et leurs moustiquaires.

Soudain, un effroyable tumulte retentit au dehors : des cris discordants, des piaillements aigres, des hurlements sauvages. Pour sûr, nos hommes sont en train de s'entre-égorger!...

Nous sortons.

Abéma, assis sur une vieille souche, une

jambe repliée sous ses fesses, palabre ferme avec Aventi, qui lave son pagne, cinquante mètres plus bas, au bord de la rivière. Cargo lui-même, le sage Cargo, se mêle à la dispute qui bientôt devient générale.

On s'injurie de part et d'autre. La colère monte, les visages s'échauffent. Aventi grimpe la rive, à toute allure, une solide trique à la main.

Grand Dieu!... que va-t-il se passer?... Il ne se passe rien. Aventi dépose sa matraque dans le feu. Quelqu'un a fait un mot d'esprit que tous saluent d'un grand éclat de rire.

On se réconcilie : la dispute est finie.



Du reste, un drame n'eût pas du tout fait notre affaire. Car, après le repas, vers huit heures, les habitants du village sont venus nous convier à un grand tam-tam qu'ils organisent en l'honneur de quelque fétiche ou de quelque saint local.

Chez les boschs, évangélisés, voilà déjà plusieurs siècles, la religion chrétienne s'est superposée naturellement aux anciens rites fétichistes, sans se mélanger à eux. Aussi qu'il s'agisse d'un gris-gris ancestral ou d'un saint du Paradis de Massa Gadou, le cérémonial de fête est le même : le tam-tam. A Massa Gadou de se débrouiller!...



Les habitants du village sont arrivés, un par un; ils se sont assis en cercle, déposant près d'eux leur petite lampe fumeuse.

Les trois tambourinaires font déjà merveille : le tam-tam résonne, extrêmement rapide, scandant un galop haché, à trois temps.

Deux filles s'avancent, le buste nu. Leurs pieds sont garnis de *chacha*, sortes de colliers de graines vides de *maraca*, que fabriquent les Indiens de l'Ouaqui. Cela fait un bruit aigre de castagnettes...

Elles chantent, courbées vers la terre,

agitant les mains devant le visage, remuant la croupe, aux trémoussements de leurs pieds bruyants.

Les tambourinaires leur répondent et la foule reprend en chœur la fin de chaque phrase.

Un homme s'élançe, puis deux, courbés eux aussi comme des singes, et ils dansent, face à face, se repoussant ou s'attirant de leurs mains continuellement agitées, tournant en cercle, au rythme frénétique du tam-tam, et des chacha...

Brusquement, le ton des voix se fait plus naturel. Les couples se redressent, rient, échangent une grosse plaisanterie. Chacun reprend sa place, essuie son visage en sueur, boit le lait d'une noix de coco ou suce un tronçon de canne à sucre, avant de recommencer une nouvelle danse.

Des reflets de flamme s'accrochent aux seins drus et fermes des belles filles, courent le long des bras et des épaules des garçons bien musclés.

Un brasier pétille dans un coin. Par une

échappée entre deux cases, un large pan de fleuve luit sous le clair de lune.

Le tam-tam a repris...

Je songe que, dans une cinquantaine d'années, il y aura un cinéma à Apou-Man..., un cinéma où des métis binoclés et rachitiques viendront s'abrutir tout à fait aux sourires pâmés de Rudolph Valentino...

Depuis le matin, Chérubin donnait des signes d'agitation. La veille, nous avions quitté le Maroni et nos trop paresseux camarades de convoi pour remonter seuls l'Abounamy. Chérubin m'avait expliqué.

« C'est dans la quatrième petite crique, à gauche, que j'ai trouvé l'or, voici trois semaines. Je vous ai dit que ce n'était qu'une poche. C'est vrai. Mais une poche n'est jamais seule. Nous avons de grandes chances de récolter, là encore, un ou deux kilos... »

Nous avons dépassé déjà l'embouchure de trois petites rivières, trois *criques*, comme on dit là-bas. Nous avançons à grand'peine dans le cours d'eau encombré de troncs d'arbres.

Deux fois déjà, Chérubin et Cargo avaient dû prendre la hache et sectionner

les lourds fûts qui nous barraient entièrement le chemin.

Cargo, à l'avant de la pirogue, pagayait allègrement en chantant des cantiques. Il quittait parfois sa large pale d'acajou pour saisir son sabre et sectionner, d'un revers sec, les branches basses qui nous giflaient au passage. Chérubin se contentait de gouverner en regardant attentivement autour de lui.

Il grogna deux ou trois fois entre ses dents, puis se mit à jurer à plein gosier :

« Sang du Christ! on ne peut pas s'y tromper... *Ils* sont passés là!... »

Il nous montrait du doigt une maîtresse branche où saignait une coupure, fraîche encore.

« *Ils* sont passés là, chef!... Tenons-nous sur nos gardes!... »

Il prit le fusil, y glissa deux cartouches à chevrotines.

« On a beau garder ses découvertes pour soi, maugréa-t-il, cela finit toujours par se savoir. Dès qu'on a quitté son chantier...

un homme passe en canot, comme un chien près d'une cuisine. Il voit la terre fraîchement remuée. Il fait une *batée*, trouve l'or, lui aussi. Un autre arrive, s'installe près du premier et, quatre mois après, le filon est saigné à blanc.

— Qu'allons-nous faire, alors?

— S'il n'y a qu'un seul intrus... »

Il s'interrompt, haussa les épaules.

« Nous lui ferons *entendre raison*...

« Et s'il y en a plusieurs?... »

— Vous ne tenez pas plus que moi à laisser là vos os, chef? Cargo non plus? Il ne nous restera plus qu'à virer de bord et chercher ailleurs... »

Nous avançons à présent avec précaution, écartant les branches et les ronces, sans les couper, au passage de la pirogue.

Devant nous, un caïman glissa d'un tronc d'arbre où il se chauffait au soleil et tomba à l'eau comme une pierre. Deux perroquets, effrayés par le bruit, se levèrent d'un marécage et s'en furent à tire-d'aile en poussant des cris perçants.

Cargo leva sa pagaie, huma le vent et montra son nez d'un index inquiet.

« Fumée pas loin », dit-il à voix basse...

Nous continuâmes d'avancer.

Soudain, à un coude de la rivière, un petit chien pelé se dressa, nous considéra quelques instants et poussa une série d'aboiements furieux. Un autre chien lui répondit, plus loin :

« Mauvais *bagage* ! murmura Chérubin. Deux chiens. C'est au moins deux hommes ! »

Nous avons atteint la pointe de vase d'où le petit chien s'enfuyait à présent.

Une grande ligne droite s'étendait devant nous. Une fumée légère s'élevait, après le virage suivant.

Chérubin posa son arme en travers du canot, après en avoir poussé le cran de sûreté.

« S'il y a *quelque chose*, chef, couchez-vous : vous me gêneriez. »

Trois minutes s'écoulèrent. Les aboiements devenaient plus furieux. Chérubin

mit ses mains en porte-voix et héla, en langage créole :

« Qui ça, *mounde*? »

Trois voix lui répondirent, toutes proches :

« Ça, *mounde*!... »

Il remit alors son fusil au cran de sûreté, le cacha à ses pieds, et d'un ton détaché :

« *Amou*, Cargo! Allons. »

Juste après le virage, à gauche, signalée par deux bancs de sable, s'ouvrait l'embouchure d'une petite crique. Sur l'une des berges, au milieu d'un débroussis hâtif, trois ajoupas se dressaient, recouvertes de feuilles de palmier. Des hamacs pendaient, accrochés à de jeunes arbres. Près d'un foyer, deux hommes préparaient le repas de midi, tandis que trois autres, dans la glaise jusqu'à mi-botte, travaillaient du pic et de la pioche. Nous comptâmes trois canons doubles de fusil, allongés sur une vieille souche, à portée de la main.

Nous abordâmes. Les chiens s'étaient ré-

fugiés en grognant entre les jambes des cuisiniers.

Sans toutefois quitter le canot, Chérubin fit mine de chercher dans sa ceinture.

« J'ai une lettre pour Harry Mervill. »

Les hommes se regardèrent, surpris.

« Harry Mervill? Nous ne connaissons pas!... »

Chérubin prit alors un air désappointé, d'un comique intense, et, en mauvais anglais :

« Damné vieux chien de brousse, celui qui m'a remis cette lettre! Il m'avait juré sur son père et sa mère qu'Harry travaillait depuis quinze jours dans cette crique!... »

Les hommes répétèrent :

« Harry... Harry Mervill? Non, nous ne le connaissons pas!... »

Les trois autres compagnons s'avançaient, le fusil à la bretelle.

« Vous étiez venus exprès pour lui?... »

— Eh oui!... Nous avons, le chef et moi, notre chantier de *balatistes* à trois

heures à peine d'ici. Ce vieux dont je vous parlais est venu hier soir et m'a remis la lettre. Moi, je connais Harry Mervill. Je me suis dit : « On peut bien faire un petit détour pour un copain. » Nous avons laissé le travail... Que la fièvre l'étouffe, le vieux coquin, et que la lèpre le ronge jusqu'aux os! »

Les hommes se consultaient du regard pendant que, d'un mouvement imperceptible, Cargo déhalait à peine le canot.

C'étaient de forts gaillards, coiffés de vieux feutres, chaussés des courtes bottes à clous des chercheurs d'or. Je surpris l'un d'eux à loucher vers le lourd prélat qui couvrait nos marchandises. Il fit cependant une légère grimace, lorsque ses yeux fureteurs se posèrent sur la gaine de cuir, bien apparente, du pistolet automatique qui pendait à ma ceinture.

Il hasarda :

« Vous allez manger un morceau avec nous?... »

Chérubin me coupa la parole :

« Pas le temps!... Nous allons repartir bien vite. Peut-être était-ce là un tour du vieux caïman qui saigne maintenant nos arbres!... Si vous redescendez la rivière, arrêtez-vous à la seconde crique, à gauche. Nous campons à peine à cinq cents mètres de l'embouchure. C'est nous qui vous inviterons à dîner!...

— *As you like. Good luck!*

— *Good luck!... »*

Déjà, nous avons fait demi-tour, et nous nous éloignons, portés par le courant.

« Plutôt!... que je serais resté avec eux pour manger, monologua Chérubin. Ils me prennent pour un enfant!... Ce n'est pas à un vieux coureur de bois qu'on apprend à servir aux gens *du mauvais café!*... »

Il jura alors la madone et les saints du Paradis en toutes les langues qu'il connaissait, savoir : français, anglais, hollandais, espagnol, *piggin* et *taki taki*. Puis, un peu calmé :

« Il ne nous reste plus qu'à faire en sens inverse le chemin que nous avons déjà par-

couru. Les placers de l'Itany et de l'Ouaqui sont trop loin et trop courus aussi. Nous allons redescendre le Maroni jusqu'à Sparwine. Là, nous pourrons peut-être trouver quelque chose... »

Et il ajouta, car il était croyant, et même quelque peu superstitieux :

« ... si bon Dieu veut... »

Chérubin lève le doigt et, d'un geste, arrête Cargo.

« Nous allons camper là, chef. »

Depuis deux jours, nous remontons la crique Sparwine. Nous avons laissé derrière nous les derniers villages, les derniers débroussis : le *dégrad* Banc de Sable, le Carbet Galloni, puis Fourca, où nous avons couché. Nous venons d'arriver à Tacouba.

Tacouba est une petite crique dont l'eau claire, pailletée de parcelles de mica, court entre des bancs de sable blond où pourrissent des troncs d'arbre. Des tecks aux feuilles métalliques, des acajous puissants la surplombent, laissant à peine filtrer entre leurs branches une lumière tamisée et discrète.

Des lianes. Des orchidées. D'étranges fleurs aux parfums trop lourds, aux couleurs trop voyantes.

Parmi les racines, dans les rives escarpées, des roches moussues s'encastrent, tachées çà et là de la purulence des feuilles mortes.

C'est maintenant, plus d'une semaine après notre départ, que va commencer la première partie de notre travail : la prospection.

Nous tirons le canot dans un bras de la crique. Nous le dissimulons derrière un énorme tronc d'arbre, où il sera invisible aux rôdeurs de la grande rivière. Nous nous mettons en route, coupant à travers la forêt, pour rejoindre bien plus haut le cours d'eau, qui décrit une immense courbe.

« Un bon prospecteur, m'explique Chérubin, ne doit jamais chercher près de l'embouchure des criques. Tous les maraudeurs de l'or y sont passés avant lui. Il doit aller plus loin, bien plus loin... »

Chérubin ouvre la marche. Il a rangé dans sa musette les provisions de la journée : une livre de couac, du poisson fumé, une petite fiole de tafia. Le sabre à la main, il taille notre piste dans les broussailles. Je le suis, le fusil à la bretelle, les deux *batées* sous le bras, et Cargo ferme la marche portant les pelles, les pioches, le pic et la hache dans un grand seau de fer.

Nous allons, dans la lourde torpeur du soleil déjà chaud. L'humidité de la nuit, condensée dans la couche de terre végétale que nous foulons, s'évapore peu à peu, nous enveloppant d'une sorte de brouillard invisible et gluant. Les oiseaux se sont tus. On n'entend plus, dans la forêt, que le bruit de crécelle des cigales de brousse et le tintement sec de nos coups de sabre. On enjambe les troncs pourris d'arbres morts de vieillesse; on contourne les marécages sur les rives desquels la jambe s'enfonce jusqu'au genou.

D'innombrables saletés, des crasses séculaires nous tombent sur la tête, mêlées

de brindilles pourries, de chenilles velues, de mille-pattes, de feuilles mortes...

Un reptile fuit. La chaleur se fait de plus en plus lourde...

*
**

Voici la rivière, enfin retrouvée. On s'installe, on se prépare au travail. Car il ne suffit pas de se promener sur le bord des criques, un petit panier à la main, pour y ramasser les pépites...

*
**

En Guyane, l'or alluvionnaire, sur l'origine duquel on connaît peu de chose, sinon qu'il provient probablement de la décomposition lente des têtes de filons, s'est peu à peu accumulé, à l'époque des grandes érosions de la période secondaire, sur une couche d'argile formant le fond du terrain. Il repose là, mêlé de quartz et re-

couvert d'une épaisseur de terre végétale plus ou moins haute.

*
**

Nous allons, avant toute chose, nous rendre compte de la profondeur de la couche, car on conçoit que plus l'épaisseur de terre végétale au-dessus d'elle sera faible, plus les facilités d'exploitation seront grandes, puisqu'il faut, avant toute chose, débayer cet humus qui ne contient pas une parcelle du métal précieux.

Tandis que Cargo, abattant les jeunes arbres, fabrique des manches pour nos outils, Chérubin taille un pieu de bois dur dont il aiguisé soigneusement l'extrémité. Il l'enfonce alors dans le sol, à grands coups réguliers. Le pieu, pénétrant facilement dans le terreau, sera arrêté par le quartz de la couche aurifère.

A un mètre cinquante de profondeur, notre sonde improvisée a résonné sur quelque chose de dur. Chérubin sourit.

« *Le bed-rock*, le lit de roche est là, chef!... Nous allons creuser le trou de prospection. »

C'est Cargo qui sera chargé de la première partie de cette besogne. A quinze mètres environ du bord de la rivière, il attaque le sol avec la *pelle à vase*, large et lourde, puis la terre plus dense du dessous avec la *pelle criminelle*, sorte de bêche étroite et longue dont les bords, aiguisés comme une lame de couteau, tranchent les racines des arbres proches.

Un peu de sable apparaît.

Armé d'un pic, Chérubin prend alors la place du bosch, car le travail devient délicat : il s'agit, d'après l'épaisseur de la couche, d'en retirer les grosses roches supérieures, tout en lisant à peu près intact le menu gravier qui avoisine la glaise du fond. Nous sommes, du reste, arrivés au niveau hydrostatique. Une eau bourbeuse sourd de la terre, s'accumule peu à peu dans le trou. Cargo, s'asseyant sur le re-

bord du déblai, la tête d'un orteil inquiet. Cargo n'aime pas l'eau sale.

« Ça pas bon pour moi », constate-t-il sans plaisir.

Il fera d'invraisemblables contorsions pour la vider, du haut du talus, sans y tremper ses pieds... Chérubin se redresse, s'essuie le front. Au fond de l'excavation, tous les pavés ont été retirés. Il ne reste plus que le menu quartz et la glaise, cette glaise blanche, semblable au kaolin, qu'on retrouve partout en Guyane.

Nous allons procéder à l'essai à la *batée*.

La batée est une sorte de chapeau chinois de tôle emboutie, très large et peu profond. Si l'on place dans le cône renversé divers objets de densités différentes, du sable et du plomb, par exemple, l'expérience prouve que, en imprimant dans l'eau un double mouvement de rotation et de balancement au mélange, le sable sera peu à peu éliminé et que le plomb, si petits soient ses grains, restera au fond du cône.

A plus forte raison l'expérience réussira-t-elle avec des grains d'or de densité plus grande.

Chérubin, avec sa pelle, prend, au fond du trou de prospection, le menu quartz de la couche et la partie supérieure de l'argile blanche qu'il pose dans la batée. Il se rend alors à la crique, met la batée dans l'eau et, des deux mains, triture, malaxe le gravier, la glaise et le quartz.

L'eau se colore d'une belle teinte d'absinthe qui prendra bientôt, à mesure que se poursuit l'opération et que l'argile se dissout, la consistance et la couleur d'un lait bien crémeux.

Le double mouvement de rotation et de balancement commence. Le sable, les cailloux s'échappent progressivement. Il ne reste bientôt plus, au fond de l'instrument, qu'une poignée de sable noir mélangé de graviers sombres aux facettes brillantes.

« Des grenats et de la tourmaline », explique Chérubin.

Il continue l'opération, avec, toutefois, plus de précautions. Les grenats sont, à leur tour, entraînés par l'eau. Seule, une pincée de poudre, mélange de pyrite de fer et d'ilménithe, s'obstine à tourner au fond du cône.

Il vide l'eau peu à peu, incline alors sa batée, la tapote doucement. La poudre noire gagne les bords.

Chérubin se redresse, sourit de toutes ses dents :

« Voilà l'or, chef!... »

Je me penche sur la batée.

Je ne vois d'abord rien, — rien qu'un peu de rouille, quelques traces d'ilménithe. Mais en inclinant l'instrument, sous un certain angle, j'aperçois alors deux, trois, quatre paillettes brillantes, tout au fond du cône.

Chérubin sourit de nouveau. De nouveau, il répète :

« C'est l'or, chef, c'est bien l'or. Il y a même deux points d'or *blanc* que vous ne distinguez pas, ici et là. »

Il me désigne des grains minuscules, à peine perceptibles.

« C'est de l'or? Cela?... »

— Il y a de l'or blanc, il y a aussi de l'or vert. Celui-ci vous paraît blanchâtre

parce qu'il est mêlé d'argent et de platine. »

Je reste incrédule; il insiste :

« Essayez vous-même. Sous la dent, si c'est une impureté quelconque, elle doit craquer et se réduire en poudre; si c'est une parcelle de métal, elle doit s'aplatir, sans se rompre. »

Je tâte le grain d'une dent timide. Mais non, il ne craque pas! Il s'écrase, en effet, comme un morceau de plomb, mais en gardant sa cohésion, sa consistance.

« Les ingénieurs, chef, vous expliquent une quantité de choses. Pour reconnaître l'or, ils s'enferment dans leur laboratoire, manipulent quantité de fioles et d'appareils. Au fond, voyez-vous, il n'y a que ces deux méthodes de vraies : la batée et, en cas de doute, l'essai à la dent...

— Alors, c'est certain : il y a bien de l'or ici?

— Tout bonnement!...

— Nous allons donc nous y installer?... »

Il a une moue de mépris :

« Six *ouailles* au fond d'une batée, cela n'en vaut pas la peine. Cela nous donnerait à peine un gramme ou deux à la fin de la journée. C'est inutile alors d'aller au fond de Sparwine. Vous en auriez trouvé autant dans n'importe quelle terre alluvionnaire de la Guyane. Deux grammes, à 14 francs!

— Alors?...

— Alors, nous allons nous rendre plus haut, chef. »

Nous ramassons nos outils, nous nous remettons en route, suivant, cette fois, le lit de la rivière.

*
**

En marchant, Chérubin me fait un cours d'exploitation aurifère.

« Une paillette d'or dans une batée, nous appelons cela une *ouaille*. Plusieurs belles *ouailles* et un peu de poudre font la *couleur*, qui est déjà intéressante à travail-

ler. Ensuite, si la teneur est plus forte, vient le *sou marqué*, en ce sens qu'autrefois, il y avait pour un sou d'or. Maintenant, cela fait beaucoup plus. Au delà du *sou marqué* il y a un *déci*, deux *décis*, une *pincée*.

— Et les pépites, Chérubin? As-tu trouvé souvent des pépites? »

Il hausse les épaules.

« Je préférerais avoir dans ma batée une belle *couleur* ou un *sou marqué* de belles paillettes qu'une pépite de deux grammes. La pépite se trouve par poches, vite épuisées. Les paillettes, au contraire, indiquent un sol aux alluvions uniformément riches. »

*
**

Nous nous arrêtons de nouveau, au bout d'une heure de marche. Chérubin sonde le terrain.

La *couche* se trouve à deux mètres du sol.

« Allons encore, chef, il y a trop de travaux de déblais. »

Cinq cents mètres plus loin, la couche est toujours aussi profonde. Nous levons encore le camp.

« Mais ailleurs, si le *bed-rock* est encore inaccessible, ou bien si l'on ne trouve rien dans la batée? »

*
**

Il a un geste magnifique, un beau geste de *nomade-né*, pour qui la distance, le temps n'ont qu'une valeur tout à fait relative.

« La forêt est grande, chef... »

*
**

Nous nous sommes arrêtés une troisième fois sur les bords d'un ruisselet qui se jette dans la crique Tacuba. Cette fois, le *bed-rock* n'est pas à plus de quatre-vingts centimètres.

On creuse le trou de prospection. Le gravier en est compact, épais. Chérubin rit tout haut.

« Eh! la couche est bonne!... »

Et l'on recommence à laver une batée.

« Regardez, chef! C'est une belle *couleur!*... »

L'or, cette fois, est bien apparent au fond du cône, une dizaine d'ouailles réunies par un fin réseau de poussière éclatante.

Dix mètres plus loin, nous prospectons encore. A la même profondeur, on trouve la même *couleur*, plus belle, peut-être encore.

« Cargo, va chercher le canot. Nous allons camper ici. »

Cargo ne paraît pas enchanté. Il n'aime pas la forêt. Il n'aime pas non plus ces ruisselets peu profonds qui courent entre les racines des grands arbres. Homme de la rivière, il apprécie les cours d'eau larges où l'on navigue paresseusement, portés par le

flot ou bien aidés par le contre-courant des rives.

« Allons, Cargo! plus vite que cela! Il y aura *décollage* ce soir. »

Le mot magique a joué une fois encore; le bosch part, sa cognée sur l'épaule.

« Maintenant, dit Chérubin, nous allons construire notre carbet. »

Jusque-là, le long du Maroni, nous avons campé dans des gîtes d'étape déjà préparés. Cases spacieuses ou hangars ouverts à tous les vents, nous trouvions tout de même, le soir, un toit pour nous abriter. Maintenant, nous n'avons rien, absolument rien. Mais la forêt est là, la forêt aux ressources inépuisables qui va nous fournir tous les matériaux de construction.

Tout d'abord ouvrier et architecte, Chérubin abat une douzaine d'arbustes dont le tronc, bien droit, ne mesure pas plus de dix centimètres de diamètre.

Les quatre premiers formeront les quatre angles du carbet. Quatre grandes fourches, fichées obliquement en terre et croi-

sées en X, deux par deux, dans le sens de la longueur, les épauleront intérieurement et les aideront à supporter le poids des hamacs.

Quatre barres horizontales fermeront le quadrilatère dont deux derniers piquets, plus hauts, réunis par une barre transversale, formeront le toit incliné. Des branches cassées pour voliges et pour longerons, le tout réuni et ficelé par de solides *lianes franches* plus résistantes que des câbles.

Il ne nous reste plus qu'à abattre le plus proche *counanan* aux larges palmes et aux tiges épineuses, à en couvrir notre édifice. Le carbet est terminé.

« Le déluge peut venir, à présent, chef! nous serons bien à l'abri. »

Tous les traités d'exploitation aurifère vous apprendront que, pour séparer le précieux métal de ses impuretés, on se sert d'un *sluce* ou *sluice*. Ils vous décriront l'instrument, long canal de planches d'une trentaine de mètres, barré de petites pièces de bois ou strié de rainures dans lesquelles s'accumulent l'or et les pépites.

*
**

Lorsque j'ai parlé à Chérubin de construire un sluce, il m'a ri au nez :

« Nous disposons en tout d'une dizaine de planches, au fond du canot, et vous voulez un sluce!... Il nous faudrait dix fois

plus de matériaux!... C'est bon pour un placer bien organisé. Nous allons simplement faire un *long-tom*. »

*
**

Un long-tom se compose de trois pièces: une *dalle*, sorte de caisse peu profonde, une *grille* et une caisse à *production*, le tout long à peine de deux mètres et demi.

Pour travailler les alluvions d'une crique au long-tom, on commence par y établir un barrage. A la gueule d'un déservoir qu'on pratique dans le barrage, on place la dalle; puis, légèrement en contre-bas, la caisse à production, le tout incliné d'une quinzaine de degrés.

L'eau de la crique passe alors dans l'appareil. Elle entraîne l'argile et le gravier qu'on met sur la dalle et que l'on malaxe. Les gros cailloux seront arrêtés par la grille. Le sable, l'argile dissoute et les parcelles d'or qu'elle contient passent à travers les trous de la grille, tombent dans la caisse

à production barrée de planchettes ; les particules légères franchissent ces obstacles et l'or, plus lourd, s'y dépose, s'amalgame au mercure qu'on a préalablement placé dans le creux des planchettes.



Sur un grossier établi, Chérubin joue de la scie, ajuste les planches, les cloue, les rabote avec son sabre d'abatis. Cargo coupe de jeunes arbres, équarrit des madriers, s'occupe de réunir l'écorce de *mao* qui nous servira à calfater les joints des planches.



Pour ne pas être inutile, je m'emploierai à parfaire notre installation.

Fabriquons d'abord deux foyers, avec quatre pierres d'égale grosseur. Deux fourches et une baguette nous y serviront de crémaillère pour suspendre le pot-au-feu. Elevons aussi deux petites *ajoupas* recou-

vertes de feuilles de palmier, où nous entasserons le bois mort pour les jours de pluie. N'oublions pas non plus le *boucan*.

Un boucan est formé d'une tablette de rondins, élevé d'un mètre environ au-dessus du sol. C'est sur cette tablette à claire-voie qu'on placera les quartiers de viande fraîche, coupés en fines lamelles, après avoir allumé au-dessous un bon feu de bois vert. La fumée boucanera la viande, c'est-à-dire la grillera superficiellement et la couvrira de cet enduit brun, légèrement gluant, dont l'odeur et la saveur âcre éloigneront les mouches.

Car les mouches vont être nos grandes ennemies. Depuis hier, des cohortes, des légions ailées nous assaillent, nous harcèlent, tombent dans nos quarts, à l'heure de l'apéritif, se noient dans notre eau potable, s'engluent dans notre confiture, s'ébouillantent dans notre soupe : *mouches noires* aux pattes barbelées, *mouches jaunes* à l'aspect répugnant, *mouches à dague*, plus dangereuses que les guêpes, mou-

ches sans raison, mouches rhinocéros... Seigneur! nous n'avons pourtant fait aucun mal aux Hébreux du voisinage — à dix lieues à la ronde il n'y a pas un chat! — pour nous affliger de cette septième plaie d'Égypte!



Nous n'aurons pas, hélas! à nous défendre seulement des mouches. Il y a les moustiques, porteurs du terrible microbe du paludisme, les *chiques* qui s'introduisent sous les orteils, y pondent leurs œufs et déterminent des abcès, les *poux d'agouti* aux terribles démangeaisons, les *tiques* qui se fixent dans la peau et se laissent arracher le corps plutôt que de lâcher prise!...



Ne craignez pas le jaguar au pelage ocelé, ni le puma à la robe isabelle : ils ne vous attaqueront pas si vous les laissez en

paix : prenez garde, plutôt, au scorpion qui se dissimule, au mille-pattes dont la trace, sur la main, brûle comme un fer rouge, à la chenille dont le corps velu est armé de piquants acérés et venimeux. Suspendez vos bottes, le soir, par leurs lacets, aux montants du carbert, et secouez-les, le matin, par surcroît de précaution.

Mais si vous avez une solide moustiquaire, et surtout si vous laissez, la nuit, une lampe allumée, riez-vous du *vampire* et de sa légende. Il y a des vampires en Guyane; il y en a beaucoup. Mais les plus gros que j'ai tués n'avaient, toutes ailes déployées, pas plus de vingt centimètres d'envergure. Chérubin appelle cela, simplement des chauves-souris. Il est vrai qu'il appelle aussi couleuvres les gros pythons de rivière dont la taille dépasse quelquefois quinze mètres.

Les serpents, certes, sont de dangereux voisins. On en compte une quarantaine d'espèces différentes, en Guyane : le serpent *chasseur*, timide et inoffensif; le ser-

pent *liane*, souple et allongé; le *nasique*, au long museau; les *boas*, mâle et femelle, dont le diamètre peut atteindre cinquante centimètres et la longueur, dix mètres aisément; le *trigonocéphale* noir et grenat, le *grage* au dos moiré, le serpent *foulard*, le serpent *corail*, le serpent *minute*... ils pullulent. On s'en effraie, le premier jour. Ensuite, on n'y prête que l'attention stricte qu'ils méritent : un coup de fusil s'ils sont assez gros et ne vous cèdent pas le passage; sinon, un simple coup de trique.



De tous ces reptiles, seules, deux ou trois espèces sont venimeuses, rarement mortelles.

Le docteur Laurence, médecin-chef de l'hôpital de Saint-Laurent, me disait :

« Pendant le séjour de deux ans que je viens d'accomplir en Guyane, j'ai souvent eu à soigner des morsures de serpent. Ja-

mais aucun de mes malades n'est mort entre mes bras. Tandis qu'en Afrique... »

*
**

Plus répugants que des serpents, on rencontre souvent des *iguanes*, restes abâtardis d'une faune antédiluvienne. Mais alors, remercions le Ciel qui les a placés sur notre chemin. L'iguane, dépouillé de sa peau et sauté au beurre, est un mets succulent...

*
**

A ce propos, il serait fastidieux d'entrer ici dans le détail des ressources alimentaires que nous fournira la forêt : *couatas* ou gros singes noirs, *fourmiliers*, *tatous* cuirassés, *pécaries* ou cochons sauvages, *moutons paresseux* accrochés aux branches des arbres, *okos* dont la chair est plus savoureuse que celle du dindon, *agoutis*, *agouchis*, énormes rats au poil roux, perroquets, perruches, *toucans* au large bec

viendront, avec un peu de chance, varier notre menu quotidien. Et c'est heureux, car, au bout de la première semaine de voyage, la seule vue d'une boîte de conserves, d'un quartier de morue ou d'un morceau de museau de bœuf salé soulève les cœurs les mieux accrochés.



... Chérubin et Cargo ont presque fini l'installation du long-tom.

Je m'essouffle à allumer le feu. Je m'emplis les yeux de fumée, à boucaner un cuissot de pécarri, reste d'un beau coup de fusil d'hier.

Un cuissot de pécarri, boucané, puis grillé sur la braise, n'est pas à dédaigner...

Mais, en ce moment, je donnerais bien tous les pécaris de la Guyane, et tous les fourmiliers, et tous les agoutis, et tous les tatous pour une bonne daube de bœuf ou un bon rosbif aux pommes de terre frites... arrosé d'un coup de bourgogne!...

La seconde et la troisième journée de notre installation ont été occupées tout entières au déblaiement de la terre végétale qui recouvre la couche aurifère. Rude besogne où, à chaque instant, il faut changer d'outil, quittant la pelle à vase pour la pelle criminelle, le pic ou quelquefois même la hache, afin de trancher les fortes racines des arbres.

Les talus montaient sur le rebord de la vaste tranchée que nous creusions : lourd terreau, mêlé de radicelles aux couleurs vives. Une odeur forte s'en dégagait, qui

nous prenait à la gorge, nous suffoquait. D'étranges frissons nous parcouraient, des pieds à la tête; une sueur froide nous inondait brusquement. On s'arrêtait alors quelques instants, on avalait un cachet de quinine, on allait boire une gorgée d'eau fraîche à la crique et l'on se remettait au travail.

Aujourd'hui seulement, quatrième jour, nous avons commencé le lavage. Tandis que Cargo poursuit le déblaiement, Chérubin jette à pleine pelle sur la dalle la couche aurifère que je triture et dont je retire les cailloux.

Une douleur me prend aux reins; mes doigts s'écorchent aux arêtes vives du quartz éclaté. La chaleur de la journée tombe sur nous. L'air est lourd.

Nos hamacs se balancent à quelques pas de nous. L'heure approche où, dans les villes, les Européens, vêtus de blanc, chaussés de souliers de toile, vont s'allonger à l'ombre des vérandas...

Nous avons mangé, hâtivement, à 10

heures, A 11 heures, nous nous attelions de nouveau à notre labeur.

*
**

... A notre labeur de forçats...

J'ai prononcé ce mot tout haut. Et je ris stupidement à cette image qui me saute aussitôt à l'esprit : celle d'un bagnard que je vis, le mois dernier, à Saint-Laurent, assis sur une route, à l'ombre d'un manguier, et arrachant, un à un, des brins d'herbe *avec des tenailles!*...

Et puis, je sursaute. Sur l'un des cailoux que je trie, trois, quatre larges plaques dorées ont étincelé. Je crie presque de surprise.

Est-ce une pépite énorme? Avons-nous découvert une tête de filon?... Un de ces filons dont on rêve, par les nuits trop chaudes, sang précieux des veines de la terre? Demain, notre pirogue chargée à couler bas, allons-nous laisser cette existence maudite et descendre en chantant vers la ville?

Je regarde de plus près. Chérubin jette un coup d'œil par-dessus mon épaule.

« Ce n'est rien, chef. Un peu de mica coloré. »

*
**

Je rejette à la rivière le caillou sans valeur; je brasse encore le gravier et la glaise. Pas la moindre pépite. Mais ces quartz irisés, transparents, ne serait-ce pas des pierres... des pierres plus précieuses?

« Connais-tu le diamant, Chérubin?

— Oui, chef. J'ai travaillé aussi, jadis, dans les mines de la Guyane anglaise.

— Qu'est-ce que c'est que cela? »

Il examine l'échantillon que je lui tend.

« Quartz rose, chef. C'est excellent pour paver les routes... »

L'éclat de quartz rose est allé rejoindre dans la rivière le morceau de mica doré.

*
**

Je regarde la caisse à production. Rien. Il n'y a rien; pas la plus petite trace d'or.

« Si chef, il y a de l'or. Vous le verrez tout à l'heure... »

L'ombre s'allonge. Les rayons du soleil se font plus obliques. Chérubin se redresse, frotte ses reins courbaturés.

Nous lavons la dalle à grande eau. Nous soulevons avec précaution les lattes de la caisse à production. Un peu de mercure coule, vite recueilli.

Mais est-ce une illusion? Il me semble que, ce matin, nous en avons mis plus que cela.

« Oui, chef, le reste s'est amalgamé à l'or. »

Armé d'un petit balai fin, Chérubin nettoie les planches du fond. Un peu de gravier blanchâtre tombe dans la batée. Chérubin le vide dans notre poêle à frire qu'il place au-dessus du feu.

Cargo s'est approché. Et nous regardons tous trois le fond de l'ustensile, d'où s'élèvent des fumerolles épaisses...

Et, soudain, voici qu'une petite trace dorée s'y révèle, va s'agrandissant.

« Voilà l'or... »

Nous attendons l'évaporation complète du mercure, puis le refroidissement de la poêle.

Nous recueillons alors la poudre dans un papier, dont je ne puis détacher les yeux.

Toutes les peines de la journée sont payées. Toute ma fatigue a disparu.

« C'est de l'or! C'est vraiment de l'or... »

Je répète cela, pour bien me prouver, à moi-même, que je ne rêve pas.

Et Chérubin reprend, de sa voix placide :

« Oui, chef, c'est vraiment de l'or... »

Je soupèse le papier. Il y en a... il y en a bien dix grammes. Et tout de suite les chiffres dansent dans mon cerveau.

« Dix grammes par jour — et peut-être plus. — En travaillant un mois, à dix grammes par jour, cela fait... »

Chérubin, plus pratique, a tiré de sa musette une petite boîte. Une balance est là, et des poids aussi, des poids minuscules.

On procède à la pesée. J'attends, le cœur battant.

Il y en a juste quatre grammes et demi.

*
**

Cela ne fait rien. La désillusion est courte. C'est de l'or tout de même que je plie dans ce papier, que je serre dans mon portefeuille.

« Allons nous laver, Chérubin. Nous prendrons ensuite l'apéritif. Nous l'avons bien gagné! »

*
**

Nous avons fait notre toilette à grande eau. Et puis nous sommes allés nous asseoir près du carbet.

*
**

...Nous avons suspendu notre pot-au-feu sur le foyer. Un peu d'écume blonde apparaît aux lèvres de la marmite. Tout

près, dans une casserole de fonte, le rôti chante déjà.

C'est l'heure douce où les mouches sont déjà endormies, où les moustiques ne se sont pas encore élevés, en masses compactes, des marais.

Une tourterelle roucoule, très loin. Le soleil disparaît. On quitte enfin le casque. On s'éponge le front. L'eau de la crique prend peu à peu de belles teintes de vermouth-cassis.

C'est l'heure du *petit punch* créole. Dans l'eau sucrée qui remplit à moitié notre quart de porcelaine, nous versons un filet de tafia..., de bon tafia bien raide, bien sec.

L'on boit lentement, la tête renversée, sans songer à rien.

Cargo, lui, élève son gobelet à la hauteur de ses yeux, marmotte un bout de prière, se baisse, en répand un peu — un tout petit peu — sur le sol, en l'honneur de ses ancêtres, et avale tout le reste, d'un seul coup...

On allume la lampe.

Le bouilli et le rôti sont prêts. On en déchire à belles dents la chair, sans pain, — il y a belle lurette que nous en avons perdu le goût. — Un peu de *couac* arrosé d'huile, un verre de thé bouillant.

Une bonne pipe...

**

... Je me suis glissé sous ma moustiquaire, dans mon hamac. Une lueur plus vive en éclaire la toile. Chérubin a attisé le feu.

Mille bruits s'élèvent. La forêt, qui a dormi toute la journée, la forêt commence sa vie nocturne et mystérieuse.

J'étends le bras, sous la moustiquaire. Oui, mon fusil est bien là, à portée de ma main. Tout à l'heure, je m'endormirai, les reins brisés, la tête lourde, les yeux brûlants, pleins encore de l'étincellement de paillettes de mica.

Et je répéterai jusqu'à satiété, jusqu'à

ce que le grand sommeil me prenne, m'assomme, d'un seul coup :

« Nous avons fait quatre grammes et demi d'or..., quatre grammes et demi..., quatre... »

Cargo, le premier, dressa l'oreille. Il indiqua le Nord, écouta encore, puis dit, simplement :

« Mounde... »

Chérubin posa sa pelle sur le bord du talus et se fit attentif. A son tour, il affirma :

« Oui, voilà des gens... »

Mais j'eus beau mettre mes mains en entonnoir devant mes oreilles, retenir mon souffle; je n'entendis rien.

Je ne fus pourtant guère rassuré pour cela.

Le métis et le noir, habitués à discerner, de très loin le craquement suspect d'une branche, un bruit d'ailes assourdi dans le feuillage, un pas étouffé sur le terreau épais, ne pouvaient pas s'y tromper. Quel-

qu'un venait vers nous. Et les visites — les visites inattendues, en forêt — signifient rarement quelque chose de bon.

Nous cessâmes le travail et nous attendîmes.

Au bout de cinq à six minutes, je perçus à mon tour une série de bruits lointains, métalliques. Des coups — oui, des coups de sabre d'abatis sur des arbustes. Quelque chose comme le tintement d'une cloche fêlée. Je murmurai :

« Qui ça mounde? Chérubin.

— Mi ne sabi, chef... »

*
**

Lorsque Chérubin parlait *créole* ou *taki-taki*, c'était mauvais signe. Il n'y avait plus alors de Chérubin, — métis d'un Dominicain et d'une Indienne — mais seulement le coureur de bois aux aguets, adossé à un jeune arbre, dans une pose de négligence affectée, les muscles tendus, les jarrets prêts à bondir.

« Qui peut bien venir, comme cela, à travers les bois? »

Il eut un geste agacé de la main, très significatif.

J'attendis les événements.

*
**

Cargo, assis sur ses talons, avait aussi un visage inquiet. Pourquoi avait-il quitté les bords de la rivière où il y a de la lumière, du soleil, où l'on voit venir les gens, de loin, où, d'un seul coup de takari, on peut éloigner sa pirogue, redescendre à toute allure le courant?...

Les coups de sabre se rapprochaient. Il y avait trois coupe-coupe différents. Deux en tôle d'acier grossière au son mat et un de marque anglaise, aux vibrations cristallines.

*
**

« Tiens? Il y a une piste!... Une piste fraîche? »

J'entendis ces mots, en français, à cinquante mètres à peine, plus près encore que je ne le croyais.

Les épaules de Chérubin s'effacèrent — sa tête se redressa. Peu à peu ses traits se détendirent.

« Je connais, chef...

— Qui est-ce? »

Sans me répondre, il héla, à la mode créole :

« Qui ça, *mounde*? »

La brousse s'écarta. Trois hommes apparurent : deux noirs et un blanc.

Le blanc était un jeune homme d'une trentaine d'années. Il était vêtu d'un costume kaki et chaussé d'épaisses bottes. Les déchirures de son veston, sa barbe quelque peu hirsute indiquaient qu'il venait de fournir un long trajet à travers la forêt.

Il s'avança le premier. Il regarda mes vêtements en lambeaux, ma barbe inculte, mes bottes couvertes de glaise. Mes lunettes d'écaille le rassurèrent.

« Excusez-moi, me dit-il, je vous avais pris d'abord pour un évadé...

— Grand merci! Moi, je supposais que vous étiez un bandit!... »

Nous rîmes franchement tous deux. Il se présenta :

« Paul le Cacheux, directeur de la société * * *. »

Ses hommes arrivèrent à leur tour, déchargèrent leur fardeau près du carbet, firent connaissance avec Cargo et Chérubin.

« Vous allez déjeuner avec nous? Nous avons justement tué deux iguanes hier, dis-je.

— Volontiers. Je ne suis plus très loin de Sparwine?

— Non. Une heure à peine. »

Il consulta la carte qu'il venait de lever à la boussole.

« C'est bien ce que je pensais.

— Mais, que faites-vous, comme cela, en pleine forêt? »

Nous nous étions assis. Je confection-

nais le punch créole, base de toutes les amitiés.

Il me répondit simplement :

« Je prépare le tracé d'une route... »

D'étonnement, je pensai en laisser choir ma bouteille de tafia.

« D'une?... »

— Oui, d'une route. »

Il m'expliqua :

« La société que je dirige possède des placers dans la Haute-Mana. Il nous faut trois semaines de navigation pour y accéder. Alors, j'ai établi un camp de débarquement sur le Maroni, au degrad Fémi. De là, je trace une ligne sud, et, par la vallée de Sparwine, j'accède aux placers... »

Il parlait par petites phrases nettes. Sous ses cheveux, légèrement bouclés, ses yeux étaient francs et droits. Sa peau, brûlée de soleil, tannée et recuite était patinée comme celle des vieux coureurs de bois. Ses bras, nus jusqu'aux coudes, étaient couverts de cicatrices. Il buvait son punch à petits

coups, agitait le fond de son gobelet pour y faire fondre un reste de sucre.

« Vous allez de ce pas aux placers ? »

— Non, j'ai reconnu cette piste, du dégrad jusqu'ici. Cela fait trente kilomètres. Je suis parti voilà six jours. Il me faudrait dix jours de marche, encore, pour rejoindre la vallée du Léopard et la Haute-Mana. Ce serait trop. Mes canotiers m'attendent à l'embouchure de Tacouba, où je leur ai donné rendez-vous. Je remonterai simplement la crique Sparwine jusqu'au Grand-Saut. Je soupçonne qu'il y a là-bas de *l'or de montagne*. Vous savez que *l'or de montagne* paye, dès qu'il renferme un gramme au mètre cube, et alors le quartz aurifère que l'on découvre dans les terrains, constitue le bénéfice de l'exploitation. Mais... »

Il alluma une cigarette.

« ... Mais, cela s'entend, avec une installation dont les moteurs brûlent de l'essence ou de l'huile lourde. Supposez que l'on puisse capter la force hydro-électrique

du Grand-Saut de Sparwine, qui débite bien cinq mètres cubes à la seconde. »

*
**

Au milieu de la forêt, assis sur une vieille caisse à savon, cet ingénieur de l'Ecole Centrale parlait kilogrammètres, chevaux-vapeurs et rendement, aussi simplement que devant un bureau couvert d'épures.

« Et qui dirige les ateliers du dégrad, pendant votre absence ? »

— Mon second. Il s'appelle Pinger. C'est un ingénieur de grand mérite. Vous ne le connaissez pas ? »

Pinger ? Je me le rappelais. Un grand garçon un peu silencieux que j'avais vu, lors de mon arrivée, à bord du paquebot. Il traînait un peu la jambe...

« Oui, un petit bobo qui s'est envenimé. Il faut veiller sur sa santé, ici. »

Nous avons déjeuné ensemble. Les iguanes étaient cuits à point.

« Vous n'avez rien tué, le long de votre route?...

— Moi? Non. Je n'ai pas d'armes avec moi, juste un revolver pour ma défense. Les sextants et les vivres sont assez lourds comme cela... »



Pendant l'après-midi, nous avons parlé de la France. On parle toujours de la France, dans la brousse. Il m'a montré les photos de sa femme, de ses trois enfants.

« Le dernier, je ne le connais pas encore. Il est né deux mois après mon départ... »



Vers le soir, nous nous sommes serré la main.

« Mes canotiers sont peut-être arrivés déjà. Je vais *carbatter* au bord de Sparwine et m'embarquer demain à la première heure. »

Les ouvriers ont rechargé leur sac. Et il est parti, comme il est venu.

Chérubin et Cargo ont constaté :

« Ça, *bon mounde*, chef... »

Il y a, en Guyane quelques bandits, dans la forêt. Sur la côte, il y a beaucoup de politicards à la peau colorée.

Heureusement pour la colonie — il y a quelques *bon mounde* comme celui-là.

« Avez-vous entendu parler du lac Panimo, chef? »

Le lac Panimo? le lac Panimo? Voyons, cela me rappelle quelque chose...

« N'était-ce pas, dans le pays d'Eldorado, ce lac où les chefs indiens, jadis, allaient se baigner, puis en ressortaient, le corps couvert de paillettes d'or? »

— C'est cela même, chef. Madone! que le quartz est dur... Depuis hier, je n'ai plus que cela sous mon pic : des plaques larges comme des dalles de cathédrale! Eh bien, chef, le lac Panimo, ce n'est pas une légende. Rhadamanthe l'a vu de ses propres yeux. Rhadamanthe, ce Martiniquais à moitié fou que vous avez

peut-être rencontré dans les rues de Saint-Laurent!...

— Il l'a vu? Et il n'est pas encore milliardaire?... »

Chérubin a un éclat de rire.

« Vous allez comprendre, chef. Il m'en a raconté l'histoire un des rares soirs où il n'était pas saoul à rouler sous la table. Il n'était du reste pas bien loin de cet état, car, pour se vanter de ces choses-là... »

Il s'interrompt, se mouche avec ses doigts.

« Voilà cinq ans, chef, Rhadamanthe partit à l'aventure avec un autre Martiniquais, nommé Joseph Dubois, et un libéré dont j'ai oublié le nom. Ils avaient un canot, du couac, de la morue, deux fusils, une bombonne de tafia — et tous les trois du cœur au ventre. J'ai connu Joseph Dubois et c'était un fier compagon. Rhadamanthe aussi, du reste, avant cette aventure...

« Ils ont remonté la rivière. Ils ont d'abord gagné Poligodoux, puis l'Awa,

puis Boniville. Là, ils ont obliqué sur l'Ouaqui et se sont engagés dans une grande crique qu'on appelle le Tampock. C'est, vous ne l'ignorez pas, la région des Indiens. On vous dira qu'il est difficile d'y accéder. Mais les trois lurons avaient, à bord, je crois vous l'avoir dit, une bonne de tafia et deux fusils. Avec cela, on passe partout chez les Indiens. Lorsqu'un argument ne réussit pas, on essaie l'autre...

« Là-bas, ils ont prospecté. Voyez-vous, chef, en Guyane, que vous remuiez du sable à Sparwine ou bien au pied des Tumuc-Humac, c'est *même bagage*. Vous avez de la chance ou vous n'en avez pas. J'ai vu des gars déterrer le *panier d'oranges* du premier coup de pioche, à quarante mètres d'un chantier où je travaillais depuis un an pour des clous. Rhradamanthe n'avait pas de chance...

« Six mois, ils sont restés là-haut, s'enfonçant dans les montagnes. Ils s'arrêtaient quinze jours, trois semaines, au bord d'une

petite crique; ils y faisaient 2 grammes, 3 grammes par jour et repartaient plus loin. A la fin, ils n'avaient plus de couac, plus de morue, plus de sel, plus de tafia, plus rien, rien que quelques cartouches. Ils vivaient de poissons, d'escargots, de lézards, de racines, de fruits, ce qu'ils trouvaient sur leur route, quoi! Lorsque la déveine ne les poursuivait pas trop, ils tiraient un picari, un couata, un tapir dont ils faisaient boucaner la viande. Mais la chair boucanée, chef, vous le savez aussi bien que moi, si elle n'a pas été salée auparavant, les vers s'y mettent vite. Au bout d'une semaine, ils étaient obligés de jeter leur viande à l'eau...

« Vous pensez bien, chef, que, dans ces conditions, leur moral n'était pas fameux.

« Le libéré, le premier, avait parlé de revenir en arrière. Ces gens-là sont trop longtemps restés au bagne, à ne rien faire de leurs dix doigts. Alors, quand on compte sur eux... Ce libéré-là, à force de

se lamenter, avait peu à peu démoralisé Joseph Dubois. Seul Rhadamanthe tenait bon et gouvernait de l'avant.

« — Nous n'avons pas eu de veine jusqu'à présent, qu'il disait. C'est la preuve que, là-haut, nous allons avoir une belle surprise.

« Les autres étaient ébranlés, quand même, par sa foi, et, quand même, jouaient de la pagaie et du takari.

« Les difficultés s'accumulaient sur leur chemin. Lorsque la rivière ne coulait pas dans des marécages interminables, des arbres, couchés par la tempête, la barraient tous les dix pas. Il fallait alors se glisser sous les fûts en pourriture ou bien décharger la pirogue et la passer à bout de bras par-dessus l'obstacle.

« Rhadamanthe n'en était que plus enthousiaste :

« — Voyez, disait-il, voyez!... Nous sommes les premiers à venir ici!... Les criques sont vierges!... Demain, nous trouverons l'or!... »

« Le lendemain, ils couchaient dans le canot, au milieu d'un marécage, faute d'un espace sec de 10 mètres carrés où établir les carbets.

« — Les fous, disait le libéré, les fous, on leur fait leur affaire, si l'on ne veut pas crever avec eux!... »

« Et, avec des yeux luisants, il aiguillait son couteau sur le canon de son fusil.

« Joseph Dubois ne disait rien, mais il n'en pensait pas moins.

« Or, chef, c'est au dixième mois de leur voyage que leur arriva l'affaire.

« Depuis quelques jours déjà, la rivière s'élargissait. Plus de troncs d'arbres, plus de marais, mais de belles berges escarpées dont les bords semblaient coupés au couteau, montrant, comme dans les plans de vos livres, la terre végétale d'abord, le sable, puis la couche épaisse aurifère, une couche épaisse, faite de graviers moyens, mêlés de belle argile blanche.

« Au campement, arrachant une pelle-

tée de glaise et de quartz, à même la couche apparente de la rive, Rhadamanthe avait fait une batée.

« Il avait recueilli quatre grammes!...

« Restons-là, avaient proposé ses compagnons. Restons-là!... En quinze jours, en travaillant au *long-tom*, nous aurons cent kilos d'or!... »

« Rhadamanthe avait secoué la tête.

« — Marchons encore une journée, mes enfants! Encore une journée seulement!... »

« Il les avait convertis une fois de plus. Une fois de plus, ils étaient repartis, le lendemain matin, attendant le miracle.

« Le miracle s'est produit!...

« Franchi le premier coude, la rivière s'élargissait. Un lac, un beau lac s'étendait là, bordé de hautes roches.

« Et les yeux des trois compagnons s'agrandirent.

« Aux premiers rayons du soleil, qui rasait à peine la cime des arbres, un éblouissement métallique monta du fond de

l'eau... Rhadamanthe me l'a raconté lui-même, chef, et, si, à ce moment-là, vous aviez vu son visage, vous auriez pu contempler vous-même ce dont il vous parlait. C'était quelque chose de merveilleux, d'inoubliable, une coulée d'or fondu, immobile, immense, dont les reflets coloraient de jaune les feuilles des arbres, la terre des rives et la pirogue elle-même... Tout près, dressé hors de l'eau, un rocher constellé de paillettes étincelait comme une pépite monstrueuse...

« ...Alors, chef, quand ils ont été bien rassasiés de ce spectacle, ils se sont regardés. Ils venaient de subir, je vous l'ai dit, plus de dix mois de privations, de fièvres, de lutttes incessantes. Ils avaient trop espéré, trop souffert : ils sont devenus fous, simplement.

« Le libéré, le premier, s'est levé. Il criait :

« — Le lac Panimo!... L'Eldorado... C'est à moi!... »

« Immédiatement, Joseph Dubois lui a sauté à la gorge.

« — A toi?... A toi?... Répète-le!... »

« Ils ont roulé tous les deux au fond du canot, s'étranglant mutuellement de leurs

doigts crispés, se crachant à la face, se hurlant des injures. Et le libéré s'est relevé tout seul, son grand couteau à la main, plein de sang...

« Il s'est avancé, à pas lents, vers Rhadamanthe...

« Et Rhadamanthe, pour sauver sa propre vie, l'a abattu, raide, d'une charge de chevrotines en pleine tête...

« C'est du moins ce que prétend Rhadamanthe, chef. Et ces histoires-là, voyez-vous, lorsqu'elles se passent à quatre mois de marche du dernier centre habité, on est bien obligé d'en croire le récit du dernier survivant...



— Oui, Chérubin, oui, mais l'or — l'or du lac Panimo?...

— Attendez, chef. Lorsque Rhadamanthe eut jeté les deux cadavres par-dessus bord, il s'est avancé vers le lac, vers le rocher en

bégayant des mots sans suite. Il s'est jeté à l'eau. Il a puisé à pleines mains, au fond... Sa peau s'est recouverte d'une légère couche dorée, pendant que des paillettes, autour de lui, voltigeaient *comme des plumes*. L'or qu'ils avaient vu — qu'ils avaient cru voir — ce n'était qu'une couche légère de mica doré, de ce mica que nous avons trouvé hier et que nous appelons, nous autres créoles, par dérision, du *caca-soleil*. C'est pour cela qu'ils s'étaient étripés tous les trois!... »



Chérubin se tait. Son pic résonne de nouveau sur le quartz trop dur. Une étincelle jaillit. L'odeur du terreau s'épand dans l'air lourd...

« Mais, mais, dis-moi, Chérubin : suppose que nous trouvions, toi et moi, le grand lac de la légende, le vrai, plein de poudre d'or et de pépites d'une livre?... »

Il réfléchit un instant, les yeux fixés à terre, et, pesant ses mots :

« Voyez-vous, chef, il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas souhaiter... »

Chérubin a soupesé le petit sac où, précieusement, chaque soir, nous enfermons notre *production* de la journée. Il a fait la grimace.

« Ce n'est pas lourd, chef..., pas bien lourd... »

Il s'est rendu sur le rebord de la tranchée, a secoué la tête :

« Mauvaise couche! Toute en gros blocs et en racines! Il y a maintenant de la terre végétale jusque dans la glaise! »



C'est absolument faux. La couche auri-

fère est aussi bonne qu'au premier jour. Mais je vois où il veut en venir.

Depuis quelques jours déjà je le surprend à bâiller, à regarder l'eau qui court, les nuages qui passent, comme une chèvre au piquet tend le cou vers la montagne. La grande maladie des coureurs de bois, nomades dans l'âme, l'a pris et ne le lâchera plus.



Il a craché sur le sable, et Cargo, qui vidait l'eau de la tranchée, a compris et a posé son seau.

« Nous avons fait un peu plus de quatre-vingts grammes, ce n'est pas un résultat!... »

Il m'a regardé, il a attendu ma réponse. Et, comme je me taisais, il s'est décidé à tirer lui-même sa conclusion.

« Si l'on partait, chef?... »

Il baisse les yeux, modestement.

« Mais, es-tu bien sûr, Chérubin, qu'ailleurs... »

Il ne me laisse pas achever ma phrase. S'il en est sûr!... Cela ne fait pas l'ombre d'un doute... Tenez, à Grand-Placer, pas plus loin qu'à Grand-Placer, savez-vous combien le mineur le plus paresseux et le moins expérimenté récolte à la fin de sa journée? Dix grammes!.. Dix grammes, au moins! Et le gros Harry s'y est enrichi à Grand-Placer, et Richard, de la Guadeloupe, et Scipon, de Sinamary!...

« Et puis, chef, voyez-vous, il ne nous reste plus qu'une semaine de vivres. Tôt au tard, nous serions obligés d'y descendre, pour nous ravitailler, à la cantine.

— Bien, Cérubin. Nous partirons demain matin.

— Pourquoi demain matin?

— Parce que c'est moi qui commande. Nous allons travailler jusqu'à midi. Dans la soirée, nous démonterons le *Long-Tom* et nous partirons à l'aube.

— Ça va, patron, ça va... »

Lorsqu'il m'appelle patron, c'est qu'au contraire ça ne va pas. Mais il obéit tout de même.

*
**

Le lendemain, sa mauvaise humeur est partie. Il m'éveille en me frappant joyeusement sur l'épaule :

« Voilà votre thé, chef. Tout est prêt... »

Le canot est équipé, les marchandises emballées. Il ne nous reste plus qu'à rouler mon hamac et à monter dans la pirogue à l'avant de laquelle Cargo chante de plaisir.

*
**

On déborde...

Voici déjà l'embouchure de Tacouba. Voilà Sparwine.

Nous redescendons allègrement le courant. Habilement gouverné par Chéru-

bin, la pirogue file comme un grand serpent rectiligne, évitant les bancs de sable où elle pourrait s'échouer, les roches que signale un remous inquiétant, les troncs d'arbres immergés. Dans les rapides, que nous avons eu tant de peine à remonter, elle bondit comme un aquaplane, au milieu des tourbillons d'écume...

« Baissez la tête, chef... »

Mon casque a frôlé un énorme fût *d'angélique* qui forme un pont naturel entre les deux rives... Cinquante mètres plus loin, nous en trouverons un autre, couché presque au ras de l'eau. Il faudra se coucher, s'aplatir presque au fond de l'embarcation pour ne pas être écorché par son écorce rugueuse.

Un échassier se lève devant nous. Un papillon, bleu électrique, passe...

Nous avons encore une longue traite à fournir. Nous ne nous arrêterons pas, à dix heures, pour le casse-croûte...

J'ouvre une de nos dernières boîtes de *corneed-beef*; je grignote un biscuit.

Cargo, à l'avant, placé près des provisions, remplit de *couac* une large cuvette. Il la dépose sur l'eau. La pirogue avance. Chérubin n'aura qu'à la saisir au passage et à manger sans cesser de gouverner.

Il fait chaud...

Des paillettes de mica étincellent, parmi le sable roux du fond de la rivière...

Brusquement nous sommes avalés par l'ombre moite d'un marécage. On s'aplatit encore au fond du canot, dont les branches basses, les ronces, les épines râclent les frêles parois de teck.

De nouveau c'est l'éblouissement de la grande lumière, les berges escarpées de la haute forêt, les arbres géants, dressés d'un jet sublime, puis arrêtés net dans leur élan, par le réseau des lianes, le filet des plantes grimpantes, que le ciel, semble-t-il, a jeté sur leur orgueil...

Le soleil tombe, perpendiculaire...

Les planches de ce canot sont dures... mes fesses doivent se taler, se tanner... Bon dieu que j'ai mal... L'aventure, c'est bien

beau à vivre, dans un fauteuil, en face d'un pot de bière fraîche, à l'ombre d'un pommier en fleurs. La prochaine fois que je retournerai dans ce pays, je me munirai d'un coussin bien rembourré.

Parfaitement — d'un — coussin et — d'un — pa-ra-sol!...

*
**

Les coqs de Grand-Placer m'ont réveillé, vers le soir, alors, que, depuis deux heures déjà, ayant quitté Sparwine, nous remon- tions la crique Voltaire.

Chérubin a décidé, tandis que je me frottais les yeux :

« Cargo va garder le canot. Allons à la cantine, chef!... »

*
**

Dans toute la Guyane, à proximité des placers, un village s'est formé. Aussitôt après la découverte de l'or, les cases ont

poussé là comme une véritable colonie de champignons : commerçants aux dents longues, aux doigts crochus, aux yeux avides, tout le menu peuple de mercantis, des forbans au petit pied, trop lâches pour s'attaquer aux tripes de la forêt, courir le hasard du filon qu'on se disputera, le couteau à la main, — tous ceux qui craignent la fièvre des bois, la dent du serpent, — tous les trafiquants louches d'armes prohibées ou de munitions, de fausses pièces d'identité et de tord-boyaux frelaté, — tous les brocanteurs de papillons précieux, de poudre d'or, de pépites ou de balata, — tous les chacals de brousse, toute la basse vermine de l'aventure...

Métis de créole et d'Indienne, de mulâtres et de Chinois, le commerçant est venu un matin, apportant avec lui une ou deux *bombes* de couac aigre, quelques boîtes de conserves, quelques bouteilles de tafia. Il a monté un carbet au fronton duquel il a écrit : « Cantine. » Il y a aligné sa camelote à même le sol de terre battue. Le mois

suivant, il est redescendu à Cayenne ou à Saint-Laurent : il en est revenu un peu mieux achalandé : la maison se monte; on y achète du pétrole, du tabac, de la toile, du mercure. La place est bonne. Le mercanti fait signe aux amis. Deux autres car-bets s'installent à côté du premier. Une servante fanée, rebut des villes de la côte, se hasarderá bientôt au nouveau placer. Le village est né...



Il y en a une vingtaine en Guyane, de ces agglomérations hétéroclites, aux toitures branlantes, aux murs rafistolés de vieilles tôles rouillées, bouis-bouis auprès desquels les pires cabarets du Far-West américain, qu'on nous a montrés à l'écran, ne sont que parloirs de poupées, maisons d'éducation pour gosses sentimentaux.

Derrière un comptoir fait de caisses d'emballage, le patron — quelquefois la patronne — trône, gras et inquiet. A portée de la main, bien dissimulé, un solide *parabellum*. A portée de la main aussi, une balance, des petits poids soigneusement alignés. Car *on paye en nature*. On ignore les vignettes de la Banque de France ou celles, plus insignifiantes encore, de la Banque de Guyane. *La poudre d'or est la seule monnaie qui ait cours là-bas*, lorsque, le samedi soir, harrassés et hirsutes, les prospecteurs redescendent des chantiers perdus de la forêt, avec des yeux fous et des doigts tremblants de désir...



« Où allons-nous, chef, chez Mme Eudoxie ou chez Mlle Victorine? Ou bien chez Hiou, le Chinois?

— Cela m'est égal, Chérubin...

— Alors, entrons là... »

Il a poussé d'un coup de pied la porte aux gonds solides. Une sorte de salle basse apparaît, encombrée de caisses déclouées et de papiers gras. Au fond de la pièce, quelqu'un a eu un geste bref. Une femelle maigre et décharnée se dresse, hostile :

« *Qui ça mounde?* »

— Bonjour, m'ame Eudoxie *Commo te fi ça?* »

La femelle chausse son nez d'une paire de lunettes aux branches rouillées.

« C'est toi, Chérubin, *mo fils?* Te voilà revenu... »

Il va à elle, lui serre les mains, me présente.

« Alors? Vous venez chercher l'or aussi? Ah! vous savez, la vie est devenue bien dure... bien dure... »

Elle élève à la hauteur de ses yeux ses doigts sales aux ongles noirs; elle se lamente :

« Vous prendrez bien quelque chose? Un coup de tafia sec, hein?... Rita!... »

Rita apparaît. C'est une fille grasse et bouffie, à la poitrine opulente et molle. Autour de ses poignets crasseux une lourde chaîne d'or étincelle; une autre autour de son cou. Elle apporte des verres gluants, y verse un doigt de tafia. On trinque.

J'avale la mixture, sans sourciller. Mes yeux se remplissent de larmes. Je suffoque.

« Chérubin, *mo fils*... Comme t'a forci... »

La mégère lui tâte les biceps, les cuisses :

« Eh!... Eh!... Tu vas faire des jaloux, au placer... *Mo fils*, comme te voilà *brave!*... »

Mais, pratique avant tout, elle nous détaille ses marchandises.

« Vous allez vous ravitailler, hein?... Vous savez que je viens de recevoir de la belle morue, à deux grammes le kilo, et du museau de bœuf à 2 gr. 5, de l'huile à

3 grammes le litre, du tabac, 1 gramme le paquet. J'ai aussi de belles bottes, — elles sont un peu chères : 40 grammes, — mais elles supportent l'eau!... Ah! si vous voyiez les bottes!... »



Sur la table Louis-Philippe, une petite statuette de la Vierge de Lourdes lève les yeux au ciel, entre deux chandeliers lilliputiens, ornés de bougies de cire rose et bleue. Au-dessus, un chromo du cœur de Jésus, un autre de la Présentation au Temple, vieillis, piqués de mouches, dans leurs cadres dédorés. A terre, des caisses, des sacs ouverts, des estagnons de pétrole.

Un odeur rance et forte flotte dans l'air : savon moisi, couac fermenté...

« Vous tendrez vos hamacs sous le hangar, si vous voulez. Naturellement, vous vous ravitaillerez chez moi... Un autre

coup de sec?... Non... Alors, au revoir... A bientôt... »

*
**

Le soir, avant de s'endormir, Chérubin, un peu gêné, me demande :

« Chef! Dites-moi... sur les quatre-vingts grammes, vous aurez la gentillesse de me donner ma part, demain. »

A Grand-Placer, pour une population mâle de trois cents mineurs, il y a quatorze femmes, — en comptant la vieille Eudoxie, Victorine, qui a pris sa retraite, et la petite Mina qui, à onze ans, est déjà parée de bijoux plus qu'une châsse et porte les signes visibles d'une maternité prochaine.

*
**

D'où viennent-elles? D'un peu partout : De Sainte-Lucie, de la Dominique, de la Guadeloupe, de Cayenne. Après avoir roulé tous les bas-ports de toutes les villes de la côte, connu toutes les misères, toutes les abjections, au village nègre de Cayenne, au quartier chinois de Saint-Laurent, un

soir de grande détresse, entre deux verres de tafia, un prospecteur leur a proposé de monter dans les bois avec lui. Elles ont pris place, résignées, sous le pamakri. Arrivés au placer, l'homme est parti pour son chantier, éloigné quelquefois d'une journée de marche, dans la forêt. Elles sont restées là. Elles y resteront longtemps...

*
**

C'est qu'une existence nouvelle s'est révélée à elles. Plus de coups, plus de brutalités de matelots ivres. Car, s'ils se battent volontiers les uns les autres, les mineurs entourent d'une sorte de respect ces déchues qui partagent leur vie. L'homme jaloux s'attaque à son rival plus heureux, le clouera d'un coup de couteau au tronc d'un arbre, l'assommera dans un ravin isolé. Il n'est pas d'exemple qu'une femme, là-bas, ait payé de sa vie son infidélité. Et puis, les soirs de grande débauche, lorsqu'il redescend après un heureux coup de pioche,

le mineur est généreux. Peu à peu, la boîte où la fille entasse ses économies devient plus lourde. Et le temps n'est pas très éloigné où elle quittera le placer, aussitôt remplacée par une compagne moins fortunée. Elle s'établira dans une petite ville de la côte, y installera un petit commerce, épousera un beau garçon indolent et querelleur. A moins que — il en est qui n'ont pas de chance — la fièvre ne la couche sous un petit tumulus, au bord de la rivière, ou qu'une lèpre trop apparente ne l'envoie finir ses jours à la léproserie de l'Acrouany...

En attendant, que ce soit la petite Mina, ou Rita aux joues blafardes, Appoline qui a été élevée chez les sœurs, à Mana, Loulou, qui tire gloire de sa peau presque blanche, ou Rouca, à l'altier profil indien, elles ont organisé leur existence. Autour de la cantine, elles ont construit de petits carbets aux toits de feuilles, aux murs de *gaulettes* tressés; l'intérieur en est des plus simples : deux pièces, l'une ornée d'un lit

d'apparat aux couvertures mouchetées de taches suspectes, l'autre d'un hamac où elles se retirent pour dormir. Au-dessous d'une chromo de saint Antoine de Padoue, une petite table, encombrée de pots de crème de beauté, de poudre de riz, de peignes crasseux et de ces étranges callebasses, faites de noix de coco ciselées, où l'on cache la décoction de *moucou-moucou*, employé, suivant la dose, comme aphrodisiaque ou comme poison.

*
**

Pendant la semaine, il n'y a que des femmes au village. Tous les hommes sont au travail. Dans les ruelles, seuls traînent les chiens galeux, les poules et Hiou le Chinois.

Mme Eudoxie m'a salué au passage.

« Vous allez vous promener ? »

— Non, madame Eudoxie, je cherche Chérubin.

— Chérubin ? Je l'ai vu partir avec

Rita. Ils doivent être du côté de la rivière. Entrez donc : il fait chaud. Vous allez vous brûler la peau, une jeunesse comme vous...

— ... Non, madame Eudoxie, je n'entrerais pas. Je préfère brûler ma peau au soleil que mon estomac avec votre tafia. Et puis, à mon goût, vos mains sèches et maigres aiment beaucoup trop se rendre compte, et de trop près, de la santé des gens... »

*
**

Je passe près d'un hangar. Une fusée d'éclats de rire me salue. Il y a là cinq ou six filles, occupées à préparer le *couac*. Les unes épluchent les racines de manioc que d'autres râpent sur une roue cloutée, pour les réduire en farine.

« Ouh! mound'blanc qu'a passé... »

Je m'arrête. On m'interroge.

« Qui ça, mound'blanc? libéré? »

— Merci.

— Evadé?... Non... gendarme tout bonnement?

— Encore moins.

— Qui ça, alors? Vous qu'a directeur? »

Directeur, cela veut tout dire, ici.

« Oui, directeur — tout bonnement.

— Ouh!... mes amis!... »

« Mes amis ». C'est la marque d'étonnement respectueux, d'admiration. On le prononce la bouche à demi fermée, en accentuant la liaison pendant une bonne seconde.

« Vous qu'à vini danser vec nous, ce soir?

— Danser?... Où ça?... Pourquoi?...

— C'est samedi soir — tout bonnement. Nous qu'à faire belles. Nous qu'à danser chez m'âme Eudoxie!...

— C'est cela. Je viendrai danser, ce soir.

*
**

Pendant l'après-midi, une animation inaccoutumée a régné dans le village. Par

la piste, les hommes sont redescendus des placers. Un à un, deux par deux, hâtant le pas, martelant le sol de leurs semelles cloutées. C'étaient, en général, des noirs ou des créoles. Rarement un blanc, au regard inquiet, à la barbe inculte. Tous portaient sur le dos le sac fait de palmes de counanan, aux larges feuilles entre-croisées, puis tordues en bretelles. Tous avaient aussi à la main leur terrible sabre d'abatis, qui tranche d'un coup net une branche de bois dur, grosse comme le bras. De loin, ils ont hélé :

« Oh... oh!... mam'zelle Yacinthe!...

— Oh... oh!... m'am'zelle Rita!...

Yacinthe et Rita ont paru sur le pas de leur porte, ont agité les mains. Et là-bas la caravane s'est pressée à la lisière de la forêt, parmi les roseaux et les tiges de riz déjà hautes.

*
**

... Le soir, je me rends, comme je l'avais promis, chez m'âme Eudoxie.

Derrière sa case, elle a installé sur des tréteaux de larges planches tenant lieu de tables; des lampions pendent aux branches des papaiers, de nombreux consommateurs ont déjà pris place, sur des tines de fer blanc ou des caisses renversées. Il m'est difficile de reconnaître, dans ces gens rasés de frais, les bandits aux mines patibulaires qui descendaient tout à l'heure le sac au dos et le sabre à la main. Tous ont mis des vêtements à peu près présentables; plusieurs, même, portant faux col et souliers bas, font les farauds. Seules les femmes jettent un peu de pittoresque dans l'assemblée avec leurs madras multicolores et les jupes aux couleurs criardes.

« Qu'est-ce que vous prenez? »

Rita s'est approchée. Elle coule un tendre regard vers Chérubin, qui m'a rejoint tout à l'heure, l'oreille basse.

« Un verre d'eau mam'zelle Rita. Un verre d'eau claire. Mais, si vous désirez un coup de sec... »

La servante revient avec sa tasse.

« Ce sera un gramme... »

Le bal a commencé. Un vieux phonographe à rouleaux écorche un quadrille qu'accompagne en sourdine un accordéon, et que scande un nègre épileptique, agitant la fameuse *boîte à clous*, indispensable à toute danse créole. Tout le monde a quitté les tables. On se met en place, on exécute le *cassico*, le quadrille de nos grand'mères, à peine transposé, à peine plus exotique. Un brin énervant, peut-être. On revient à sa place, on s'assied, on boit.

Les couples se sont formés. La femme enroule son bras autour de la taille de son compagnon, — et tous deux restent là, sans rien dire, se levant seulement pour danser, à chaque avertissement de la *boîte à clous*, à chaque nouveau morceau du phonographe.

Je m'attendais un peu à voir une arrière-salle empuantie de la fumée des pipes, les dés roulant autour de sachets de poudre d'or, des couteaux plantés sur les tables, parmi les vociférations, les coups de revol-

ver. Au lieu de cela, deux ou trois évadés jouant paisiblement à la belotte, des couples enlacés contemplant les étoiles ou suivant, d'un œil paisible, le vol rectiligne des lucioles.

Je bâille. D'habitude, en brousse, je me couche à 7 heures du soir. Il est 9 heures bientôt. Et puis, malgré son atmosphère bizarre, cette caricature de bal de famille m'a profondément désillusionné. Je m'en vais...

*
**

Je n'avais pas fait dix pas que j'ai trouvé un cadavre, la tête écrasée d'un coup de trique, — étendu les bras en croix en travers du chemin...

Grand-Placer est la quatrième étape de la route de l'évasion.

De Saint-Laurent du Maroni, le bagnard désireux de prendre la brousse, gagne Saint-Jean, puis le placer Galmot, sur la crique Serpent — puis encore Sparwine et, de là, Grand-Placer. Il y travaillera une ou deux semaines, avec des moyens primitifs, récoltera un peu d'or, s'achètera quelques conserves, et, coupant à travers la forêt, par une piste presque invisible se rendra dans les placers de la Haute-Mana où l'impunité lui sera assurée.

Grand-Placer est ce que l'on appelle, en Guyane, un *placer libre*. Il appartient autrefois à une société qui a fait faillite. Après le départ des exploitants, les coureurs de brousse sont venus. Les gisements de Grand-Placer sont riches : 6 ou 8 grammes à la tonne. Mais qui se risquerait à reprendre la concession abandonnée? Il faudrait d'abord chasser les trois cents aventuriers qui y ont élu domicile. Et ce ne serait pas chose aisée... Grand-Placer et son étrange population continuent donc d'y vivre en paix.

En réalité, si une douzaine de bricoleurs se sont installés près de l'agglomération, les terrains d'alluvions riches sont situés beaucoup plus haut. Il faut remonter la crique Voltaire, puis la crique Jaguar, pendant trois heures, et suivre ensuite longtemps encore un petit sentier de forêt. On arrive alors à Petit-Bourg, où les mineurs ont construit leurs carbets et creusé leurs tranchées d'exploitation.

Il y a dix ou quinze évadés à Petit-

Bourg. Mais il y en a d'autres, beaucoup plus haut, le long de la « route de l'évasion ».

« J'y suis remonté, dans le temps, me disait P'tit-Louis. J'ai compté comme ça cinq *établissements* jusqu'à la crique Lé-zard; qui se jette dans la Mana.

*
**

P'tit-Louis, l'évadé, est notre voisin le plus proche. Avec quatre de ses compagnons, ils ont ouvert deux chantiers où ils travaillent l'or, ne redescendant à Grand-Placer que pour se ravitailler, tous les mois.

Ils nous ont vus, sans plaisir, effectuer notre prospection, puis débrousser notre dégrad. Lorsque nous avons monté notre *long-tom*, P'tit-Louis est venu, en députation.

« Bonjour, m'a-t-il dit. Vous venez de là-bas?

— D'où?...

— Du... Grand Collège. »¹

J'ai secoué la tête. Il a paru soucieux. Puis, d'un air mi-servile, mi-arrogant :

« Vous savez, si vous venez pour... ce que je pense, vous aurez du fil à retordre, ici!... »

Je l'ai regardé bien en face.

« Dis donc, tu ne me prendrais pas pour un mouchard?... »

Il a souri.

« Ah! j'aime mieux ça... »

Puis, de nouveau perplexe :

« Mais alors? Si vous n'êtes ni un popotte² ni une mouche, qu'est-ce que vous venez f... ici?... »

J'ai repris ma pioche et j'ai attaqué le terreau :

« Si on te le demande, tu diras que tu n'en sais rien!... »

Depuis, de nous voir tous les trois, levés à l'aube, lavant notre gravier, ils en ont conclu que je n'étais peut-être qu'un cher-

1. Le grand collège : le bague.

1. Un popotte : un bagnard.

cheur d'or un peu loufoque et ils nous ont laissé vaquer à nos occupations.

*
**

Nous faisons maintenant bon ménage avec nos voisins. Il nous disparaît bien, par-ci, par-là, quelques bricoles : une poignée de sel, un cuissot de pécarî. Je ferme les yeux. Je ne me suis ému que ces jours derniers, lorsque notre hache s'est envolée à son tour. J'ai été droit au *dégrad* de P'tit-Louis et j'y ai retrouvé l'outil.

« On l'avait vu traîner par là, s'est-il excusé. Alors, pour éviter que ces sales nègres ne vous la « barbotent... »

*
**

Je ne les connais que par leur surnom. Outre P'tit-Louis, mes voisins se nomment « Ma Caisse », « Peau de Toutou », « le Lézard » et « Marinette ». Leurs vrais noms, je ne les ai jamais sus.

Quand on parle de leur passé, ils disent simplement :

« J'ai eu la *poisse*... »

*
**

Jamais aucun d'eux ne me fait de confidences sur les aventures qui l'ont amené au bagne. Aux heures d'épanchement, après le *petit punch*, s'ils parlent du pays, ce n'est qu'au futur. Ils espèrent, eux aussi, le « panier d'oranges ».

« Ah! si l'on avait cette veine!... On irait en face. Les Hollandais vous accueillent facilement, lorsqu'on a les poches pleines. On s'embarquerait pour Amsterdam... Et puis ensuite... »

Ensuite, ce serait la France, où l'on entrerait avec de faux papiers, avec de l'argent.

« On achèterait une petite maison, au bord d'une rivière — une rivière où l'on pourrait pêcher à la ligne — on s'y tiendrait *pénard*, on cultiverait ses choux. On

taillerait ses pommiers. Tu vois d'ici, Peau de Toutou, la belle vie qu'on mènerait!... on recueillerait les vieux... »

Les yeux de Peau de Toutou — de beaux yeux durs ombragés de longs cils, se voilent à peine d'une brève lueur de tendresse.

« Oui, on leur a fait assez de mal comme cela... »



Les évadés prennent toujours la brousse deux par deux. De vieilles liaisons de baigne qui persistent. Peau-de-Toutou *est* avec P'tit-Louis; « Marinette », pâle rouquin à la bouche hargneuse, *est avec* « Ma Caisse », le Léopard, taciturne, carbette tout seul. Sa barbe grise indique du reste qu'il a de beaucoup dépassé l'âge des passions. Il fume quelquefois sa pipe en compagnie de Caïman, un vieil évadé aussi dont le chantier est à l'autre bout du *dégrad*. Ils échangent

de vieux souvenirs. Il faut les entendre parler du bagne, du bagne actuel...

« C'est de la racaille, tous ces jeunes qu'on nous envoie à présent. Ça n'a même plus le respect des anciens. Ça vous rigole au nez, lorsque vous leur parlez du Collège d'il y a vingt ans! Ça se juge offensé quand on leur commande d'arracher l'herbe dans les rues de Saint-Laurent. Ça vous envoie paître les surveillants que c'est une honte!... Moi, si j'étais quelque chose dans le gouvernement!... »

Ils s'indignent presque, ils disent :

« Autrefois... Ah! autrefois... »

On sent qu'ils ont envie d'ajouter :

« C'était le bon temps!.. »

Caïman secoue sa pipe avec vigueur.

« Paraît qu'il n'y a plus de cachot, plus de pain sec! Leur faudra bientôt de la brioche!... Moi, je te leur f...rais les fers aux pattes, à toute cette bande de petites gouapes! »

Le Lézard, qui vit depuis dix ans dans la forêt, en évasion, le Lézard approuve du

chef. Il m'a pris en amitié. Il m'a présenté son chien, un infâme cabot couvert de puces, qu'il appelle Modeste.

« Vous savez, m'a-t-il dit, il y a tellement de crapules, ici. Faut un chien, y a pas d'erreur... »

Il m'a conduit chez les autres évadés de Grand-Placer. On m'y a adopté. Je ne suis pas un *popotte*, mais tout juste.

*
**

Nous avons passé ensemble l'après-midi du dimanche. Les évadés ne descendent que très rarement au village. Par prudence. Pour la même raison qu'il leur répugne de poser devant mon appareil photographique.

Ils se réunissent dans un grand carbet qu'ils ont baptisé *Ménilmuche*.

L'on y joue à la belotte, — fort paisiblement — l'on y boit le lait de noix de coco fraîchement coupées...

Pendant l'après-midi, l'on s'amuse à y

planter, à dix pas, le couteau à cran d'arrêt dans un tronc d'angélique. Tout à l'heure, on totalisera les points et le perdant paiera une tournée de tafia...

Ni Peau-de-Toutou, ni Marinette ne participent à ces jeux brutaux, qui sont, là-bas, l'apanage des vrais hommes. Du reste, l'un et l'autre ne travaillent l'or qu'à de rares intervalles.

« Quel métier malpropre!... m'ont-ils confié. Toujours dans la boue, dans la glaise... pouah!... »

Tous deux *font* du papillon, dont certaines espèces, très rares, se vendent cinq ou six cents francs à Saint-Laurent du Maroni, chez les naturalistes. Il s'agit alors, étant donné trois papillons communs, dont le plus cher ne vaut pas cent sous, d'en fabriquer un quatrième, par des découpages et des recolllements bien ajustés.

Toujours rasé de frais — les mains relativement soignées, les attaches délicates, et cette carnation rose des jeunes Anglais sur laquelle aucun climat n'a prise, —

non, je vois mal Peau-de-Toutou manier la hache, le pic ou la pelle criminelle.

Il susurre :

« Quelle horreur... mon Dieu, ces outils!... »

Et P'tit-Louis sourit avec indulgence :

« Ah!... ces jeunesses... »

*
**

Peau-de-Toutou est du reste très convoité parmi le clan des évadés de Grand-Placer. Mais P'tit-Louis monte bonne garde autour de lui, — P'tit-Louis n'est plus très, très fort, il est vrai, — mais c'est le seul qui soit capable de planter, d'un seul coup, son couteau au centre d'une carte de visite épinglée sur l'angélique qui nous sert de but.

Et cela vaut la peine qu'on y réfléchisse avant de lui faire *des charres*.

Ces jours derniers, quatre évadés sont redescendus, pour se ravitailler, des chantiers qu'ils exploitent, à deux jours de marche, au nord, sur la Piste de la Haute-Mana.

Ils se sont arrêtés à *Ménimulche*, se sont donné des nouvelles des popottes.

Il y avait parmi eux un tout jeune homme, frais échappé du Grand Collège. On le nommait Chérie. La dure existence du coureur de bois ne lui plaisait qu'à moitié. Il regrettait le bagne où l'on est au moins préservé de la pluie, où l'on mange tous les jours à sa faim.

« Même qu'on nous sert des tripes, à présent, des tripes épatantes! Et faut voir

ce raffût qu'on fait quand elles ne sont pas extra. Un jour, un surveillant a essayé de barboter le vin blanc qu'on y met dedans!... J'ai rouspété. Gouchard, vous savez, Gouchard, qu'est au bureau du colonel, m'avait refile la circulaire où il est spécifié...

— Une circulaire? Sur les tripes à servir aux *popottes*? Tu te fiches de nous, Chérie! »

Chérie devint rouge de colère.

« Moi? Des bobards? Regarde, si c'est des bobards!... »

Il a fouillé dans ses papiers, en a tiré une feuille dactylographiée.

Circulaire n° 68, du 31 octobre 1930.

J'y ai appris avec quelque stupeur que les tripes servies aux condamnés doivent contenir : un litre d'huile, un litre de vin blanc, un demi-litre de vinaigre, 0 gr. 50 d'ail, 0 gr. 65 de clous de girofle et autres épices (*sic*). J'en ferais bien mon menu quotidien!

Caïman était atterré. Il eut un geste ré-

signé : « Décidément, ils sont tombés plus bas que je ne le pensais! »

*
**

Le Lézard m'a confié, en me reconduisant, le soir :

« Encore un qui ne restera pas ici. Ça pleure la niche, ça, et la pâtée. Un jour, il redescendra à Saint-Laurent, demandera qu'on lui donne la fessée et qu'on lui pardonne. »

Effectivement, profitant de son séjour à Grand-Placer, le lendemain matin, Chérie avait disparu.

*
**

Nous apprîmes, trois jours après par un Bosch, qu'il s'était constitué prisonnier au poste de douanes de Sparwine...

Chérubin a invité quelques-uns de ses camarades à prendre le thé et le tafia. Ils parlent du beau temps des placers, du temps où, dans les criques encore inexplo-
rées, on pouvait courir l'aventure avec quelques chances de succès.

John raconte sa prospection dans l'Oua-
qui, puis sa descente vers Saint-Laurent :

« Lorsqu'il eut porté son or à la ban-
que, le patron était bien content. Il en est
sorti avec un grand panier très lourd. Il
nous a fait aligner tous — tous, ses cinq
ouvriers — sur le bord du trottoir, il nous
a fait tenir notre chapeau des deux mains,

et, puisant dans son grand panier, il a rempli nos coiffures jusqu'au bord, de belles pièces de cent sous!... »

Harry crache par terre.

« Maintenant, l'on est bien content, lorsqu'on a fait dix grammes d'or dans sa journée. Autrefois, on estimait que l'on avait perdu son temps quand on n'en avait pas récolté une demi-livre!... »

Tous n'ont qu'un espoir : réunir les quelques centaines de francs nécessaires à leur voyage et retourner au pays, à Sainte-Lucie, à Trinidad, à La Dominique.

Et cependant, ils restent là.

Demain, peut-être, un coup de pioche...

*
**

Harry se vante du sang blanc qui coule dans ses veines. Il parle de son arrière-grand'mère, dont un « Massa » fit sa concubine...

« Moi, dit Chérubin, je suis le fils d'un Dominicain et d'une Indienne. Mais mon

grand-père était un homme libre, au temps où le tien était encore esclave!... »

Chérubin ne m'a jamais parlé de sa famille.

« Ah? Chérubin, ton grand-père...

— Oui, chef, mon grand-père était un homme libre. Cela s'est même passé dans des circonstances bizarres.

« A La Dominique, tous les dimanches, les Massa blancs se réunissaient, à la ville. Ils y amenaient leurs esclaves les plus beaux, les plus forts, les plus fidèles, pour les faire admirer à leurs amis.

« Un jour comme cela, où il y avait grande compétition entre les Massa, un ami du maître de mon grand-père dit en riant:

« — Tenez, je parie que je prends votre esclave en défaut!...

« — Accepté, parions ce que vous voudrez.

« — Cinquante écus d'argent. Ça vous va?...

« — Ça me va! »

« Alors, se tournant vers mon grand-

père, le plaisantin se baissa et lâcha un bruit... mais un bruit comme vous n'en avez jamais entendu. On aurait dit un coup de mousquet.

« — Vas chercher!... »

« Et tous les Massa de rire...

« Mon grand-père ne fut décontenancé que peu de temps. Il partit sur la place au grand galop, ventre à terre!...

« Il revint, cinq minutes après, essoufflé.

« Il se baissa alors un peu, mit ses mains sur son ventre et lâcha alors un autre bruit... mais un bruit encore plus étonnant que le premier. On aurait dit un coup de canon!...

« — Voilà, Massa!... »

« Le mauvais plaisant fut obligé de payer les cinquante écus d'argent, et le maître de mon grand-père fut si content qu'il l'affranchit sur-le-champ!... »

Chasser en forêt est une des besognes les plus difficiles que l'on puisse concevoir. Pour bien s'en acquitter, il faudrait loucher naturellement : l'œil droit dirigé vers la cime des arbres, pour y guetter les singes ou les oiseaux, et l'œil gauche fixé à terre pour éviter les serpents ou le traître lacin des lianes ou des racines.

Hier, en poursuivant une bande de *couatas* — m...m...m...m... que c'est bon, le foie de couata sauté à la graisse de pécarin — Chérubin, pour avoir négligé de regarder où il mettait les pieds, s'est allongé de tout son long dans les épines.

Il a étouffé un juron — il ne faut jamais parler haut, lorsque l'on chasse.

D'un coup de sabre, il a tranché la grosse liane rouge qui lui avait tendu un traquenard.

De l'énorme blessure de la plante, un flot de liquide blanchâtre a coulé pendant qu'une étrange odeur se répandait dans l'air.

Chérubin, qui se préparait à reprendre sa route, s'est arrêté. Ses narines se sont agrandies. Un sourire a fendu sa bouche. Il s'est baissé, a examiné plus attentivement la liane, puis s'est redressé, triomphant.

« Chef, nous pouvons laisser courir les couatas...

— Pourquoi, Chérubin?

— Regardez cette liane ; respirez sa sève... vous ne ressentez rien?... »

J'avais pris un peu de suc au bout de mon index.

« Cela sent... cela sent... »

L'odeur était difficile à définir. Mais un bourdonnement intense m'emplit les oreilles, et je dus m'appuyer à un arbre, pour garder mon équilibre. La forêt, les arbres, les feuilles, tout tournait près de moi...

« Chef, vous laverez soigneusement vo-

tre doigt, tout à l'heure... C'est du *nivré*, cette liane — un poison violent ou un narcotique, suivant la quantité qu'on en absorbe... Eh, eh!... nous allons manger du poisson demain!... »

Il héla longuement, dans la direction du carbet.

« Ooh!... Cargo... oh!... »

Quelques minutes après, le bosch faisait son apparition.

Il s'arrêta à quelques mètres de nous, tâta son nez...

« Nivré?... interrogea-t-il.

— Ya. Nivré...

— Ouh!... »

Un sourire, plus large encore que celui de Chérubin, illumina sa face luisante.

« Bon pour poissons, chef, bon pour poissons!... »

*
**

Ils ont coupé la liane en larges tronçons

qu'ils ont chargé sur leurs épaules. Ils l'ont laissé sécher pendant l'après-midi et ont passé la nuit tout entière à la réduire en fibres minces, à coups de trique. Ce matin, ils ont emporté ces fibres dont ils ont été brasser l'eau de la rivière, à quelques centaines de mètres en amont.

« Guettez les poissons au passage, chef. »

Effectivement, une heure après, tous les poissons de la crique descendaient, le ventre en l'air, *enivrés* par la drogue que contenait la liane, et venaient s'échouer dans notre barrage.

Il y avait là des *aïmaras* de dix livres, des *poissons-madame* aux écailles claires, piquées de points bleus, des *pacoussines* semblables à une large lune d'acier, des *capés* rouges et noirs, des *patagaïes*, des *cou-lants*, des grands *coï* bossus, des *counalis* qui portent à la queue un anneau d'écailles d'or : en tout, une cinquantaine de kilos.

Nous avons boucané les gros *aïmaras*, et comme, demain, tout le reste du lot eût été

gâté, nous avons invité à dîner nos voisins, les évadés.

*
**

Ils sont venus, au grand complet — un évadé ne refuse jamais un bon repas. Et maintenant, il ne reste plus que les arêtes et les têtes des poissons.

*
**

Le Caïman et sa chienne Modeste arrivent à leur tour. On leur fait place. On allume les lampes. On bourre les pipes. On fait circuler la fiole de tafia.

*
**

Caïman soupire :

« J'ai bien failli encore en découdre, avec Morisson. »

P'tit-Louis lève la tête :

« Quel Morisson? Celui qui boite de la jambe gauche? »

— Oui. Je suis tombé sur un filon riche. Dix à douze grammes à la tonne.

D'après toutes les coutumes des placers, j'ai le droit de l'exploiter à fond. Eh bien ! Morisson, à qui j'ai eu le malheur de parler de l'affaire, Morisson ouvre à présent une tranchée dans le sens de la mienne ! Sûr et certain, on fera du vilain, quand on se rencontrera !

— Pauvre imbécile ! Quand tu l'auras buté, toute la tribu te tombera sur le dos. Et nous, on écopera, par la même occasion ! Tiens-toi tranquille, bon Dieu ! Tiens-toi tranquille ! Tu sais bien qu'ils nous haïssent à mort, les noirs d'ici ! Pour eux, toutes les raisons sont bonnes, tu le sais bien ! Une douzaine d'évadés de plus ou de moins, en forêt, qui s'en préoccupe ? Alors ? »

Un lourd silence pèse. A nos pieds, Modeste s'empiffre silencieusement de têtes de poissons.

*
**

P'tit Louis avale un coup de tafia et, s'adressant à moi :

« Oui, la vie d'un évadé ne pèse pas

lourd! Vous êtes allé jusqu'à Poligodoux, n'est-ce pas? Sur les bord du Maroni, vous n'avez pas entendu parler d'un certain Willson — ou plutôt Willsin — un noir ou plutôt un Dominicain qui habite dans les parages de Langa-Tabiki?

— ... Willsin?... Willson?.. Non, je ne me souviens pas...

— Au fait, j'y songe, vous avez eu bien de la chance de ne pas faire connaissance avec lui! Vous ne seriez peut-être pas ici.

« Figurez-vous que, voilà six ans, un bruit étrange courut à Saint-Laurent. Quand je dis Saint-Laurent, j'entends le grand collège. On murmurait qu'un ancien évadé avait déniché un filon superbe, mais un filon d'une richesse inouïe! Vous preniez le large, vous remontiez jusque chez lui..., là-haut, du côté de la crique Beïman. Le gars avait bon cœur. Il vous accueillait, vous nourrissait et vous travailliez avec lui, *à la part*, moitié-moitié. Au bout d'un certain temps, lorsque votre magot était assez rond, vous passiez en

Guyane hollandaise et vous vous embarquiez, en première classe, pour Amsterdam.

« On s'est entendu avec quatre copains. Il y avait moi, Peau-de-Toutou ici présent; un bicot, Hamed, et Julot, qu'on appelait aussi Julot-de-la-Place-Blanche. On a acheté un canot bosch, on a mis les voiles et, trois jours après, on arrivait à Langga-Tahiki.

« Là-bas, on avait entendu parler de ce philanthrope. Il s'appelait Willsin — oui, c'était bien Willsin, son vrai nom — et il habitait un peu plus haut, à la crique Amacopou. Il recueillait effectivement les évadés et les faisait travailler. Mais les *Boschs* qui nous donnaient ces renseignements avaient un bien drôle d'air...

« A la crique Amacopou, on trouve Willsin. Il nous accueille à bras ouverts.

« — Vous tombez bien, qu'il dit. Je n'ai justement plus un compagnon. Je les ai embarqués moi-même, avant-hier, à bord d'un paquebot, à Albina... »

« Bon. On se met au travail. Le filon qu'il exploitait n'était pas riche, riche, riche. Mais, à nous cinq — car le patron mettait lui aussi la main à la pâte — on faisait bien cinquante grammes par jour. Willsin nous nourrissait bien. Toutes les semaines, il descendait à Langa-Tahiki porter sa production à son frère.

« Un mois, deux mois se passent.

« Cependant, une chose m'inquiétait. Quand on lui parlait du bagne, des copains qu'il avait fréquentés, il détournait toujours la conversation.

« — Moi, disait-il, voilà si longtemps que je m'en suis tiré!... Je ne me souviens pas bien... »

« Vers la fin du troisième mois, le Bicot et Julot vont le trouver.

« — Voilà, on voudrait partir. Tu nous dois à peu près quatre cents grammes à chacun.

« — Bien, qu'il dit. Je vais vous régler. Prenez vos affaires et venez avec moi chez mon frère. »

« Ils se sont embarqués.

« Le soir, en rentrant, Willsin paraissait furieux. Il portait une large balafre près de l'œil gauche.

« — Vous savez ce qu'ils m'ont fait ces salauds!... Ils m'ont réclamé 600 grammes par personne. Vous les aviez pourtant entendus? C'était bien 400 grammes dont nous avions convenu? Il a fallu se bagarrer!... »

« Je commençais à réfléchir. Cependant, quinze jours se sont passés encore.

« Un matin, Peau-de-Toutou flânait au fond du jardin, histoire de barboter quelques patates. Au premier coup de pioche, il déterre un pied d'homme en pourriture! Il vient me prévenir. Nous cherchons ensemble et savez-vous ce que nous trouvons, en fouillant la terre de droite et de gauche? Quatre cadavres, mes amis! Quatre cadavres qui portaient encore le pantalon et le bourgeron rayé des bagnards!

« On s'est regardé, Peau-de-Toutou et

moi. On a compris : Willsin avait résolu, comme on dit, le problème de la main-d'œuvre : il faisait travailler les *popottes* et, quand ils lui demandaient leur compte, il les expédiait dans l'autre monde!...

« Alors, le trac nous a pris. Sans même revenir au carbet chercher nos frusques, on a couru comme des fous vers le canot, on s'y est embarqué et on a commencé de jouer du takari et de la pagaie.

« A quarante mètre seulement, on s'est retourné. Juste pour voir le bandit nous ajuster avec sa carabine. Juste à temps pour nous coucher au fond du canot et entendre les balles siffler au-dessus de nos têtes... Ah! la crapule!... Tu te souviens, Peau-de-Toutou?... »

Peau-de-Toutou acquiesce de la tête, silencieusement.



Un crapeau buffle, croasse. Les singes

rouges hurlent, comme en hiver le vent dans les cheminées.

*
**

P'tit-Louis se lève. On range les caisses. Chacun prend sa lanterne.

« Vous comprenez pourquoi, ici, on se tient tranquille?... »

*
**

Ils ont pris congé de nous. Il est l'heure d'aller se coucher.

« Tu as entendu parler de ce Willsin, Chérubin?... »

— Oui, chef. Je connaissais aussi l'histoire.

« Après eux, il a continué son petit métier. Il le continue encore.¹ »

1. J'apprends par une lettre de Cayenne que le bandit Willsin vient d'être arrêté, dans des circonstances particulièrement dramatiques, par le brigadier Bauer, de la gendarmerie de Saint-Laurent.

— Alors, c'était vrai, les quatre cadavres?

— Oui, chef, quatre cadavres — et bien d'autres encore... »

*
**

Je n'ai pas réagi. Bah! ce n'est qu'une histoire de plus, une histoire tragique, contée, au campement, dans le grand mystère de la nuit tropicale.

Après tout, ici, tuer, être tué, c'est de la besogne courante. Tant pis pour ceux qui sont tués!...

*
**

Chérubin bâille une fois de plus. Cargo ronfle déjà, couché sur le dos, sans souci des vampires et des moustiques.

« Bonsoir, Chérubin.

— Bonsoir, chef... »

J'ai eu plaisir cependant à serrer sa main — une main franche, large, aux callosités dures...

Chérubin et Cargo se disputent, ce qui leur arrive rarement. Mais il a fait aujourd'hui une lourde journée d'orage. La saison des pluies s'avance. Alors, mes deux compagnons se détendent les nerfs.

Echange de propos aigres-doux, de part et d'autre : en *taki-taki*, d'abord, en *petit* nègre ensuite, pour que je puisse bien comprendre le sujet de leur différend. Je n'y entend goutte, naturellement. Du reste, dans ce duel oratoire, Chérubin, un peu citadin, a l'avantage sur Cargo, simple canotier. A bout d'argument, Cargo insulte le prospecteur :

« Vous qu'à pas savoir conduire pirogue!. »

Il lui dit «vous », ce qui est grave.

Mais Chérubin réplique, du tac au tac :

« Vous qu'à pas savoir construire carbet!...

— Vous qu'à pas connais couper gros arbre...

— Vous qu'à pas savoir trouver l'or!...»

Cargo reste pantois. Il cherche une perfidie.

« Vous qu'à boire tafia, quand chef y pas là... »

Cette fois, l'outrage a porté. Chérubin s'élançe de son hamac et, avant que Cargo ait pu esquisser l'ombre d'un geste de défense, le saisit, le secoue comme un manguier, à l'époque des fruits.

« Moi qu'à boire tafia quand chef y pas là?... Moi qu'à boire!... »

Il est gris de fureur. Il va le réduire en petits morceaux.

« Ah! moi qu'à boire tafia quand chef y pas là?... »

Cargo se débat, suffoque, gémit, puis à bout de souffle :

« Ça pas vrai, chef, moi qu'à faire menteur!... »

Chérubin se calme instantanément.

« Moi qu'à jamais rien faire mauvais sur le derrière à personne!... »

Cela veut dire : « Je n'ai jamais rien fait de mal, quand les gens avaient le dos tourné ».

Et il ajoute :

« Toi qu'à pauvre imbécile!... »

Puis il retourne se coucher, les nerfs matés.

Trois minutes après, Cargo ronfle sans vergogne...

Pauvre Cargo! il a des ruses cousues de fil blanc, qui ne lui réussissent guère.

Voici bientôt deux mois, alors que nous remontions la crique Beïman, je tuai un iguane. Le premier du voyage... J'en voulais conserver la peau.

Il me dit :

« Ça peau pas bon pour garder, chef! ça peau trop fine... »

Le lendemain, alors que nous mangions notre gibier, je me préparais à jeter loin de moi cette peau écailleuse et grasse que nous avions fait cuire avec la chair. Il arrêta mon geste :

« Ça pas donner aux fourmis, chef!... Ça peau beaucoup, beaucoup bon!... Cargo aimer beaucoup!... »

Farceur de Cargo!...

Ce dimanche-là — l'un des derniers que je passais aux chantiers — les évadés de Grand-Placer m'avaient invité à un dîner d'adieu.

Dans le carbet *Ménilmuche*, nous avions festoyé une bonne partie de l'après-midi. J'avais abattu, la veille, deux pécaris, qui avaient fait en grande partie les frais du repas. Des taros, des patates douces, des mangues et des ananas, puis une bonne fiole de tafia avaient dignement complété le menu.

A présent, assis à même le sol de terre battue, nous écoutions quelques disques du phonographe que j'ai apporté avec moi.

La barbe hirsute, les cheveux en brous-

saille, les vieux évadés écoutaient, la tête renversée en arrière, les yeux fermés.

P'tit-Louis reniflait bruyamment. « Ma Caisse » se mouchait dans ses doigts avec un bruit de trompette. Julot avait enfoui son visage dans ses mains.

« Ah! Paname!... revoir Panamé!... »



Le dernier disque achevé, Julot avait proposé :

« Si l'on allait chercher deux ou trois bouteilles de vin?... »

Le vin, à Grand-Placer, est un luxe, une denrée très chère — le plus mauvais vaut six grammes le litre — et dont on ne fait usage que dans les très grandes occasions.

P'tit-Louis avait plaisanté.

« Bah! puisque vous voilà sur votre départ, on peut bien vous en offrir un verre... On va se cotiser. Hein? les popottes?... »

Et il était parti, en compagnie de Julot, vers le village.

Tandis que les parties de belotte s'organisaient, sur des nattes ou des couvertures, Peau-de-Toutou, qui jusque-là s'était tenu à l'écart, était venu vers moi.

« Vous êtes bien toujours décidé à vous en aller?...

— Oui, dès qu'il fera beau.

— Dites, Monsieur. Dites!... Emmenez-moi!... »

Sa demande était tellement inattendue que je le regardai, quelque peu effaré.

« T'emmener, Peau-de-Toutou?... »

Il avait les traits tendus, les yeux fiévreux. Sur son visage douloureux, une angoisse profonde se lisait et aussi une espérance, une espérance folle du prisonnier qui va peut-être, tout à l'heure, voir s'ouvrir les portes de son cachot.

« Dites! Emmenez-moi avec vous, loin de ces gens, loin de cette forêt, loin de ces hommes..., de ces hommes... »

Il prononçait ces derniers mots avec un rictus des lèvres, une grimace d'horreur, de mépris, de dégoût indicibles.

« Vous ne savez pas... je ne peux pas vous dire, jusqu'où je suis tombé... »

— Je sais, mon pauvre vieux, je sais... »

Mais il poursuivait, sans m'écouter :

« Non, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir!... Julot, qui est parti tout à l'heure, avec Petit-Louis, Julot voudrait... »

Il eut un geste désespéré, de la main.

« Alors, vous comprenez, si je ne quitte pas P'tit-Louis, il me fera une affaire. Sinon — sinon, c'est l'autre qui m'exécutera... »

— Mais voyons, Peau-de-Toutou, tu es pourtant, toi aussi, un homme!.. »

Il haussa les épaules :

« On voit bien que vous n'avez pas subi, comme moi, avant de venir ici, cinq ans de bagne. Cinq ans de servitude, d'abjection... Ah! tout à l'heure, tout à l'heure, tenez, en écoutant votre phono, toute ma jeunesse m'est passée devant les yeux. Je me suis souvenu, comme vous le dites, que j'avais été un homme. Mais depuis!... »

Un juron nous interrompit.

« Tiens!... garce de bête!... »

Sans même se lever, « Ma Caisse », qui jouait avec Caïman, avait frappé d'un coup de trique, sur un tas de broussailles où se tortillait, à présent, un corps long, noir et luisant. Il le prit au bout de son bâton, nous le fit admirer :

« Un beau trigonocéphale, hein? Et un méchant!... Regardez ses crocs qui s'enfoncent dans le bois!... Vermine!... va-t'en engraisser les fourmis rouges!... T'as les reins casés. Tu ne mordras plus personne. »

Le reptile, lancé vigoureusement, était retombé cinquante mètres plus loin. Paisiblement, « Ma Caisse » poursuivait sa partie.

« Et j'annonce rebelotte!... »

Peau-de-Toutou reprenait, comme un *leit motiv*.

« Dites!... Emmenez-moi, Monsieur!... »

— Tu sais bien, cependant, que j'ai juste assez d'argent pour payer mon billet de retour!...

— Ça ne fait rien. Vous voyagerez en seconde ou en troisième classe. Et moi, je prendrai un billet d'entrepont! Mes parents vous rembourseront cela, en France! Mes parents sont riches, Monsieur!... On a beau avoir renié son enfant, on ne l'abandonne pas, tout de même!... Je serai votre domestique, votre chien, votre chose!... Mais je vous en prie, ne me laissez pas ici!... »

Il sanglotait comme un gosse, les épaules secouées de grands hoquets.

« Ma Caisse » interrompit sa partie et secoua le front :

« Le cafard, Monsieur, le cafard!... »

Je repris :

« Oui, tu as la fièvre, Peau-de-Toutou. Tu as la fièvre, mon petit gars. Tu sais pourtant bien que Saint-Laurent est rempli de mouchards; tu serais bien vite repéré!... Qu'auras-tu gagné, lorsqu'on t'aura repris!... »

Une voix annonçait, triomphante, derrière un rideau d'arbres :

« Vlà l'pinard!... »

Peau-de-Toutou releva vivement la tête, tamponna ses yeux avec un fin mouchoir de batiste — le seul que j'aie jamais vu à Grand-Placer, et, à mi-voix :

« Alors, vous ne voulez pas?... »

— Mon pauvre petit... »

Il frappa du pied, rageur :

« Bon! Je partirai quand même!... »

Depuis huit jours, il pleut, une pluie drue, serrée, qui tambourine sur les feuilles du toit, ruisselle sur les racines proches, cascade parmi les roches, s'abat sur la forêt en nappes compactes, en déluge, en cataractes.

Depuis huit jours, il pleut, sans arrêt. Un bruissement mouillé s'insinue dans nos oreilles, emplit notre cerveau : clapotement de l'eau qui monte dans les trous de prospection, glouglous de la rivière, égouttement des feuilles, flocs lourds de la glaise qui se désagrège, glisse dans les tranchées d'exploitation...

La vallée, devant nous, s'étend, noyée de bruine. Les lointains s'épaississent, s'estom-

pent, les plans disparaissent comme des images floues sur une plaque de verre dépoli.

Dans le carbet, tout est humide et gluant : la toile des hamacs, celle des moustiquaires, les tôles de la malle de fer. Les canons du fusil, pourtant bien huilés, se piquent de taches de rouille, — et les dents de la scie, et le tranchant des sabres. Le *couac*, dans son estagnon de fer blanc, semble un bloc de pâte, — le sucre s'est transformé en sirop. Le soir, la lampe grésille, puis s'éteint brusquement : il y a de l'eau dans le pétrole.

Chérubin a constaté :

« Voici la saison des pluies, chef. Nous en avons maintenant jusqu'au mois de juillet... »

Résigné, il est allé s'asseoir dans un coin du carbet, sur une caisse. Il s'est mis à retirer ses chiques de ses orteils avec la pointe de son couteau. Parfois, il interrompt cette opération délicate pour bourrer sa pipe en terre ou graisser ses bottes avec la même

huile, — la meilleur marché : cinq grammes le litre, — qui nous sert aussi à nettoyer nos armes ou à frire le poisson.

Cargo, lui, chantonne sans fin.

Nos chemises se collent à notre peau, et aussi les jambes de nos pantalons. Notre tabac..., il vaut mieux n'en pas parler, ni de nos allumettes. Le bois ne veut plus brûler, et c'est dans un épais nuage de fumée que nous contemplons l'universelle désolation des êtres et des choses...

Nous sommes condamnés à l'inaction. Et les heures nous semblent longues, longues..., interminables. La nuit se traîne, coupée de mauvais rêves, de réveil moites. Pendant un court instant de sommeil, on se prend à espérer : « S'il faisait beau, demain... »

Le matin ramène le même paysage mouillé, la même chanson — la chanson qui nous semble maintenant éternelle — de la pluie monotone.

Des prospecteurs, amis ou compatriotes de Chérubin, sont venus nous rendre visite. Et toute la journée ils ont conté d'étranges histoires de revenants.

En est-il resté quelque chose? Dans cette atmosphère troublante une envoûte semble peser sur nous, inquiétante, indéfinissable.

L'on a peur, brusquement. De quoi? De rien, de tout, — du brouillard, de l'ombre froide, — des arbres qui gémissent au vent, d'une feuille qui court...

Des nuages noirs se traînent sur nos têtes, s'effilochent aux branches hautes, puis retombent et rampent comme dans les cauchemars.

Un frisson me parcourt, de la tête aux talons.

Vers le milieu de la journée, quelquefois, assis sur ma caisse, je m'assoupis. Je me réveille, une minute après, en sueur, avec l'impression que je viens de dormir un siècle.

Chérubin m'a regardé. Il a serré mes mains brûlantes :

« Chef, il va falloir quitter les bois. Vous avez *le mal*... »

J'ai absorbé quatre cachets de quinine...

*
**

Les évadés sont venus aussi, à la queue leu leu, trempés comme des barbets. Ils ne sont pas gais, eux non plus :

« Sale pays ! a dit le Léopard ; sale pays!... »

Je les regarde presque avec tendresse. J'accepterais n'importe quelle compagnie plutôt que de rester seul, au milieu du silence, des forces hostiles qui s'étendent, nous enveloppent de leurs tentacules invisibles.

« Faut pas plaindre la quinine. Faut rester bien tranquille. Ça passera. Ce n'est qu'un petit accès. Et encore, vous avez de la veine, vous. Quand vous en aurez marre, de cette vie, vous plierez vos bagages et

vous rentrerez en France. Tandis que nous, si l'on ne nous assomme pas, un soir, d'un coup de matraque, nous crèverons quand même là, comme des chiens!... Il y a encore de la place, là-haut, sur le petit tertre... »



... Le petit tertre... C'est ainsi qu'on appelle ici le cimetière. Une douzaine de croix, qui tiennent debout par miracle, des tumuli maintenus par des tessons de bouteille, le goulot fiché en terre...

... Je rentrerai en France? Est-ce bien sûr? Est-ce que je n'irai pas dormir, moi aussi, là-haut, sous le petit tertre? Dieu! qu'il doit être triste, en ces jours de pluie, sous l'envahissement des herbes, l'enchevêtrement des plantes grimpantes, le bruissement des verdure mouillées! Les morts doivent y avoir froid, dans leur linceul de glaise blanche...



Une bizarre fatigue me saisit, une lassitude infinie, un découragement immense.

Malgré moi, je regarde la terre, cette terre brune, mêlée d'argile, que j'ai si souvent triturée. Dans un lac minuscule, une fourmi-manioc se noie, s'accrochant désespérément à un fétu qui s'enfonce avec elle. Pourquoi lutte-t-elle, cette pauvre imbécile? Elle sait bien, pourtant, que l'eau sera la plus forte... Toute ma pensée se concentre sur le combat, qui grandit dans mon imagination en délire, se hausse aux proportions de ma propre destinée. Je songe, bêtement :

« Si la fourmi se sauve, tu t'en tireras, toi aussi. Si elle meurt... »

Mais c'est fini. La fourmi a cessé de réagir. Elle se laisse aller, sans force, roule dans l'eau sale. Un instant, ses antennes font encore surface, s'agitent faiblement...

Oui, c'est bien fini...

Tout compte fait, est-on bien plus mal, là-haut, sous le petit tertre, que dans la boue d'un cimetière de la banlieue pari-

sienne, lorsque, à travers les feuillages maigres des arbres de Pantin, siffle la petite bise aigre d'automne?...

Soudain, je sursaute. On a prononcé mon nom! Qui m'a appelé?

Personne. Je suis seul... Chérubin et Cargo dorment. Les évadés sont partis.



La pluie redouble. Une rafale puissante accourt, du plus lointain de la forêt. Les feuilles jaunes et pourries voltigent, dans les remous de l'air, comme des chauves-souris. Les arbustes ploient, l'eau de la crique se hérissé de vagues courtes et drues. De petits torrents se forment, traversent le carbet et dévalent vers la rivière, soudain enflée et toute chargée de terreau...



« Chef, voulez-vous manger? Il est cinq heures...

— Cinq heures seulement?... Non, je n'ai pas envie de manger. Je reprendrai peut-être un peu de quinine. »

*
**

L'heure crépusculaire est venue, plus triste, plus désespérante encore... — *l'heure du pays*, celle où l'on tire de son portefeuille des photographies froissées où la sueur a tracé des auréoles.

Non, ce soir, je n'ai même pas le courage de rappeler les souvenirs de France.

*
**

On a allumé la lampe.

La pluie continue, au dehors, fine et serrée...

Mes dents claquent de fièvre.

Des glissements inquiétants, des frôlements suspects agitent les hautes herbes et les broussailles, tout près.

Aurai-je seulement la force de me his-

ser dans mon hamac, de tirer sur moi la moustiquaire que je ne relèverai peut-être pas demain?

L'eau monte dans le carbet. La lueur de la lampe vacille.

Pourquoi suis-je venu ici, oui, pourquoi?...

Hélas!... pour cela : un peu de poussière, un peu de poussière jaune, au creux de ma main...

« Chef, il faut rentrer, vous avez le *mal*. »

A la faveur d'une journée d'accalmie, nous avons démonté le *long-tom* et rechargé le canot.

Le clan des évadés est venu assister à notre embarquement. Julot m'a confié une lettre :

« C'est pour ma vieille *moman*, m'a-t-il dit. Vous lui direz que vous m'avez vu, que je me porte bien. Mais vous ne lui parlerez pas de *ça*... »

D'un geste, il désigne la forêt saturée d'eau, la lourde vapeur qui monte du sol — les loques dont il est vêtu, — ses pieds nus, écorchés, sa barbe hirsute.

Nous avons débordé le canot. Nous nous sommes éloignés. Avant le premier coude de la rivière, je me suis retourné une dernière fois. Sur la petite plage du dégrad, les évadés étaient assis, dans une attitude prostrée.

J'ai senti un grand froid au cœur...

... Ce n'est que deux heures après, lorsque j'ai songé à fumer une cigarette, que je me suis tranquilisé sur leur sort. Avant de partir, en me glissant sa lettre dans la poche, Julot m'avait subtilisé ma pipe, ma montre et mon tabac.

*
**

La crique, grossie par l'averse, a recouvert tous les obstacles. Le courant est rapide. Nous dépassons déjà Grand-Placer. Mlle Victorine est sur le pas de sa porte. Elle nous fait signe. Non, mam'zelle Victorine, je n'irai plus acheter votre morue avariée à deux grammes le kilo, ni votre tafia frelaté!...

Voici la crique Sparwine, le dégrad Withe, le carbet Galloni.

... Voilà aussi, pour notre malheur une nouvelle averse. Heureusement, le dégrad Banc-de-Sable n'est plus très loin. Cargo et Chérubin redoublent d'efforts et bientôt, trempés jusqu'aux os, nous abordons, nous nous réfugions sur un carbet...

Dieu! Cette pluie ne finira donc jamais!

L'averse dura deux jours encore. Le dernier soir une petite brise se leva.

Chérubin avait consulté les nuages qui couraient dans le ciel.

« Demain, chef, il fera beau. Nous pourrons poursuivre notre route... »

Comme nous regagnions notre abri, une pirogue apparut, à un coude de la rivière. Chérubin la regarda attentivement :

« Mais... Voilà m'âme Eudoxie !... m'âme Eudoxie en personne!... C'est vrai, j'avais oublié! Nous approchons de la fin du mois. Elle descend à Saint-Laurent, porter son or à la banque et se ravitailler en marchandises!... Oho! m'âme Eudoxie!... »

Déjà, la maigre femelle était descendue de canot, venait vers nous :

« Il y a bien une place dans votre carbet, n'est-ce pas, pour accrocher mon hamac?...

— Oui, m'âme Eudoxie, plaisanta Chérubin. Il y a une place dans notre carbet. Mais ce sera *dix grammes!* »

La mégère lui administra une grande claque sur les épaules.

« Sacré farceur!... Allons!... Je paierai le *petit punch*... »



Nous nous étions assis sur nos bagages, dans le carbet. Nous savourions tous les trois une bonne pipe, car m'âme Eudoxie, qui maniait le parabellum comme un grenadier, fumait aussi la bouffarde comme un sapeur.

« Et qu'y a-t-il de nouveau à Grand-Placer, m'âme Eudoxie?... »

Elle lâcha son brûle-gueule. Elle répondit paisiblement :

« Un homme de moins...

— Un homme de moins?... Qui donc est mort, m'âme Eudoxie?...

— Oh! quand je dis un homme, vous savez, j'exagère... C'est de Peau-de-Toutou dont il s'agit... »

Elle secoua ses cendres sur le rebord d'une caisse :

« Oui. Le lendemain de votre départ, figurez-vous qu'un accès de cafard s'est emparé du pauvre garçon! Il s'est mis à injurier les autres évadés, les traitant de toutes sortes de noms. Des noms!... Jésus et saint Antoine de Padoue!... des noms que je n'oserais jamais vous répéter... Puis, la fureur l'a pris et il a couru vers la rivière.

« P'tit-Louis et Julot le suivaient. Mais ils sont moins lestes, vous savez... Peau-de-Toutou est arrivé le premier sur la berge, il a sauté dans un canot. Il s'était bien déjà éloigné lorsque les autres y sont parvenus... Et il s'en allait, le petit coquin!... »

« Alors, P'tit-Louis a sorti son grand couteau, et, comme cela, à vingt mètres, l'a lancé de toute sa force. Peau-de-Toutou lui tournait le dos, en pagayant. Trois secondes après, la pirogue allait s'échouer sur un tronc d'arbre. L'arme avait pénétré d'une bonne main, dans le cervelet!... A vingt mètres, c'est comme je vous le dis!... Un joli coup de couteau, hein?... »

Chérubin hocha la tête, en connaisseur :
« Oui, un joli coup de couteau!... »



... Ce fut toute l'oraison funèbre de Peau-de-Toutou l'évadé...

Oh! ces matins frais sur la rivière !...
L'eau claire, les taches blondes de soleil,
l'étincellement du mica des fonds, la tache
plus lumineuse d'une branche morte qui
jaillit de l'eau comme le bras d'un *mama*
familier...

L'envol brusque d'un martin-pêcheur,
d'un perroquet ou d'un échassier au plu-
mage gris...

Dans le lointain, le friselis d'argent que
fait courir, sur le reflet des verdure accu-
mulées, une brise à peine perceptible.

Je me souviens de certains matins, au
bord de la Marne, d'une ombrelle, d'une
chevelure blonde...

Rapides passés à toute allure. Lacs aux zones calmes où il faut pagayer. Des fleurs dans les buissons, des fleurs mauves et blanches, semblables à des liserons. Autour des branches basses, les collerettes des orchidées...

Vers dix heures, senteurs lourdes et fortes des lendemains d'orages.

Alternatives de marécages ombreux et de haute futaie. En ce pays, où, pour les plantes, il n'y a ni automne ni printemps, les tons vifs des jeunes pousses voisinent avec la pâleur des feuilles sur le point de mourir.

A l'horizon, des arbres très élevés se dressent, aux feuillages crénelés, d'où tom-

bent une, deux gigantesques lianes. Quels Roméos quadrumanes, vont, par cette voie, rejoindre leurs Juliettes éplorées?...

A droite, la crique des Crimes, la crique Vagabond; à gauche, la crique Million. Des dragues envasées, épaves d'une exploitation aurifère, tendent vers le ciel les montants rouillés de leurs châssis.

Nous allons arriver au poste de douanes de Sparwine.



En Guyane, chaque fleuve aurifère a ses postes de douanes. Le Maroni en compte quatre, pour lui seul : le poste central de Saint-Laurent, Sparwine, l'Itany et l'Ouaqui. Leur utilité? Taxer toute marchandise qui monte dans les placers, tout or qui en descend. C'est ainsi qu'un kilo de morue salée qui a déjà acquitté, à l'entrée en Guyane, une taxe de 20 ou 30 % *ad valorem* devra payer encore 10 % pour franchir les postes de l'intérieur. L'or paye une redevance fixe de 1.000 francs par kilo.

Or, c'est ici que les choses prennent des proportions épiques : ces postes de douanes coûtent à la colonie bien plus qu'ils ne lui rapportent.

Pour ne parler que de celui de Sparwine, l'entretien en a coûté 3.500 francs en mars 1931 — pour 1.225 francs de recettes brutes!...

Que l'on n'aille pas invier la pénurie de la production d'or.

Si j'ai bonne mémoire, à Grand-Placer seulement — et je ne parle pas des bricoleurs de la crique des Crimes ou de la crique Vagabond — il y a trois cents mineurs. Ces trois cents mineurs, travaillant ving jours par mois à raison de 5 grammes par jour et par homme, ont produit un minimum de 30 kilos d'or.

Ils en ont déclaré 1 kilo.

Où vont les 29 autres?

Jusqu'à ces derniers mois, ils allaient en Guyane hollandaise. A Albina, en face de Saint-Laurent, les droits n'étaient que de 500 francs par kilo d'or passé en fraude.

A la suite de longs pourparlers, la Guyane hollandaise éleva ses droits à 1.000 francs, comme en Guyane française.

Les contrebandiers de l'or ne se tinrent pas pour battus. Une vaste organisation se forma alors, dont les centres sont Cayenne et Saint-Laurent du Maroni. On y centralise le métal, descendu dans les pirogues et débarqué non pas au port même, mais à quelques kilomètres de la ville. A chaque départ de courrier, l'or s'évade ainsi vers Trinidad ou Sainte-Lucie, d'où il est expédié vers les grandes banques anglaises et américaines.



« Ohé, du canot!... »

Sur une éminence, à l'entrée de la rivière, un homme nous a interpellés. Il porte l'uniforme kaki de la douane et la casquette à visière. Nous accostons.

« Vos papiers? »

Je tire de ma poche mon *permis de re-*

cherches et de concessions minières, timbré au départ de Saint-Laurent. Le douanier le feuillette, mouillant son index.

« Qu'avez-vous à déclarer ? »

— Dix grammes d'or.

— Dix grammes seulement ?

— Oui, la vie est chère, là-haut. Et vous savez que l'on paye en or... »

Il défait consciencieusement ma cantine, fouille dans les boîtes de cartouches, regarde dans ma caisse-popote, dévisse la boîte à sel, démonte le moulin à café, met sens dessus dessous les hardes de Cargo et de Chérubin.

« Bon, venez, je vais vous délivrer votre reçu... »

Nous avons échangé un sourire avec Chérubin.

*
**

Dans son bureau, le douanier a haussé les épaules.

« Je comprends bien que si vous aviez

eu des kilos et des kilos de *marchandise*, vous ne seriez pas venus à cette heure. Nous sommes ici deux fonctionnaires et nous avons beau faire notre possible, nous ne pouvons pas passer la moitié de notre temps, la nuit, à surveiller la rivière... Quelquefois, pendant mes heures de garde nocturne, il me semble voir une ombre descendre le courant. Après les sommations d'usage, je tire, de temps en temps, un coup de fusil. Mais simplement par acquit de conscience, car je n'ai jamais rien tué, — que mon chien qui traversait la crique par hasard...

Le bureau est la pièce la plus propre du poste. Un plancher dont les lattes pourrissent. Une table boiteuse, un buffet dont la vaisselle est ébréchée. Au-dessous d'un fusil rouillé, de mauvaises lithographies sont accrochées au mur.

Le douanier a enlevé son képi. Il s'éponge le front. C'est un créole de la Guadeloupe aux cheveux frisottés, au teint presque clair. Il me parle de ses frères, res-

tés dans l'île natale; de la guerre, qu'il a faite, en France; de sa femme, une Bordelaise, qui est morte ici, dans ce coin perdu de la brousse. De quoi? De chagrin, de misère, d'ennui...



Son collègue, un jeune créole aussi, monte la garde devant la maison. Nous entendons le cri traditionnel :

« Ohé! du canot!... »

Une pirogue s'est arrêtée. Nous sortons.

« Qu'avez-vous à déclarer?... »

— Cent vingt grammes... »

On sonde les planches de l'embarcation, on casse le takari pour voir s'il ne serait pas creux, on regarde jusque dans les canons de la vieille pétoire du bord. Non, on n'a rien trouvé d'autre.

L'homme se lamente sur la dureté des temps. La femme, à l'avant, mange placi-

dement du *couac* dans un grand plat de fer blanc.

« Bon allez ! »

Ils partent avec leur reçu. Chérubin, qui les regarde s'éloigner, a, de nouveau, un imperceptible sourire.

« Venez-vous prendre l'apéritif?... »

Nous avons bu le *punch créole* que nous apportait une petite servante noire.

« Le métier n'est pas toujours de tout repos... Joséphine, montre ton bras... »

La petite noire étend son bras gauche. Il est coupé au ras du poignet et terminé par un moignon sanguinolent.

« Une histoire vieille déjà de quatre ans. Un matin, je visitais un canot. L'homme m'avait déclaré 80 grammes. Or, en cherchant bien, je trouve une paire de souliers lourde... lourde!... Je reçois à ce moment un coup de matraque qui m'étourdit. Joséphine était là, près de moi. L'homme déhailait déjà le canot. La servante a saisi le bordage, en appelant au secours. Alors, une vieille femelle, qui se trouvait à l'arrière, a

pris son coupe-coupe, et clac, d'un seul coup, lui a tranché net la main... Quand mon collègue, qui était justement en tournée d'inspection, est revenu, il nous a trouvés tous deux bien mal en point... »

La servante se retire, emportant les verres.

*
**

Je regagne le carbet de passage, où nous avons accroché nos hamacs.

De la poussière, de la crasse. Sous les poutrelles du toit, d'énormes cafards se promènent, en compagnie de rats galeux.

Sur les parois de gaulettes tressées, deux vieilles paires de chaussettes, usées jusqu'au dernier fil pendent, accrochées à un porte-plume rouillé...

A la porte, fixées par une épingle, des lettres jaunies, pliées en trois, à la mode du pays, des lettres qui n'ont jamais trouvé leur destinataire et que les bêtes, peu à peu, ont rongé.

J'étouffe, là-dedans!... Quels lépreux ont bien pu y séjourner...

Dehors, Chérubin et Cargo ont déjà allumé le feu. Notre popote y mijote doucement. Chérubin cligne de l'œil.

« Chef, tout à l'heure, avez-vous observé la femme qui mangeait, à l'avant du canot? »

— Oui, pourquoi?

— Parce que... »

Ses yeux se plissent à la pensée du bon tour qu'on vient de jouer aux gabelous.

« Parce que la pirogue n'avait pas fait dix mètres que la femme, subitement, a été rassasiée. Elle a pris alors le plat à deux mains et l'a déposé au fond du canot. »

Sa bouche se fend, son sourire s'accroît.

« Elle l'a pris à *deux mains*, chef. Elle a fait un effort. Il paraissait bien lourd, bien lourd!... Il y avait au moins 25 kilos d'or cachés sous la couche de *couac* superficielle!... »

Je me suis éveillé dans un nuage de poussière.

Avec un zèle qui ne leur est guère coutumier, les deux douaniers s'affairent, balayent le carbet de passage, lessivent à grande eau le perron du poste. Ils m'ont expliqué, tandis que j'éternuais :

« Vous savez que le gouverneur est en tournée d'inspection? On a vu, ce matin, passer sa chaloupe. Il doit être maintenant à la Forestière, chez le capitaine Lelarge, qui vient d'arriver pour prendre le commandement militaire de la circonscription du territoire de l'Inini. Demain, peut-être, il sera ici. »

Je ne les écoute déjà plus.

« Cargo!... Chérubin! Amou! Chargeons vite. Nous partons à la Forestière!... »

*
**

On connaît, en France, le récent décret qui vient de créer, en Guyane, le territoire central de l'Inini. Tout l'intérieur : le Haut-Maroni, l'Itany, l'Ouaqui, la haute vallée de Sparwine, celles de la Mana, de la Conté, du Synamari, de l'iracoubo et de l'Oyapock a été détaché de la côte et constitué en territoire autonome.

Depuis longtemps, la mesure s'imposait.

Récemment, le trop fameux procès de Nantes a montré les extrémités auxquelles des individus mal préparés au rôle d'électeur peuvent se porter, sous l'influence des passions politiques. Mais il n'a pas révélé, par le menu, les marchandages auxquels donnent lieu les élections là-bas, les petites combinaisons, les tractations cyniques, les pots-de-vin, les trafics d'influence... Puis-

qu'il semble malheureusement impossible de retirer à ces grands enfants le jouet terrible qu'on leur a donné, il fallait en limiter les ravages et, pour cela, soustraire le haut pays à l'influence de la politique.

Tous les gouverneurs qui se sont succédés en Guyane, pendant ces dernières années, ont reconnu cette nécessité. Mais, chaque fois qu'on en parlait, conseillers municipaux, maires, conseillers généraux, comités de partis et candidats députés, assistés de toute leur clientèle, se dressaient, faisaient bloc. Et le malheureux novateur prenait bientôt le prochain bateau pour la France.

Un seul a osé : le gouverneur Siadou.

On a commenté en France, de façons diverses, cette décision. A la colonie, elle a été la cause de discussions passionnées. Mais, de façon générale, on peut dire qu'elle a été approuvée par la grande majorité de ceux qui, là-bas, veulent *faire quelque chose*.

On a vu, au cours de ce reportage, l'état

de la région des placers après quatre-vingts ans de politique locale : l'anarchie érigée en principe, la raison du plus fort ou du plus rusé faisant force de loi. Les producteurs étaient découragés. Un des plus grands spécialistes de la question de l'or, me disait, à Cayenne :

« A quoi me servirait de faire une prospection qui me coûtera 100.000 francs au moins? Deux mois après, lorsque je viendrai prendre possession de mes terrains, que pourrai-je faire, si j'y trouve 2.000 bricoleurs armés jusqu'aux dents? »

S'il y a des bandits dans l'intérieur, il y a aussi des travailleurs, et ceux-ci verront sans déplaisir l'ombre du bicorne du gendarme se profiler sur les murs de leurs car-bets.

*
**

... Chérubin et Cargo pagayent vigou-reusement. Bientôt, le *dégrad* de la Fores-

tière apparaît, après un petit promontoire. Je ne le reconnais pas.

J'étais passé là, voici deux mois bientôt, remontant la rivière. Le *dégrad*, abandonné depuis longtemps, ne différait guère de la jungle avoisinante. Les hautes herbes, les arbustes, les plantes grimpantes y poussaient comme partout ailleurs. Seule, l'absence d'arbres de haute futaie indiquait que la hache du blanc avait séjourné là, en des temps plus reculés.

A présent, une vaste esplanade s'étend sur les bords du Maroni. Les herbes ont été coupées, à 500 mètres à la ronde, les lianes arrachées. Une belle allée de manguiers conduit à une maison fraîchement peinte de blanc. Des tirailleurs s'affairent, près d'un appartement de bois. Aux alentours, un village a poussé, où logent les soldats.

Nous abordons. Je me dirige vers la maison. Sous la véranda, deux hommes sont penchés sur une carte. Et soudain, je m'aperçois avec honte que la semelle de mes bottes bâille, que mon pantalon est devenu

d'une couleur innommable, que ma chemise n'est plus qu'un assemblage de dentelles...



« Vous me prenez un peu au dépourvu, me dit aimablement le gouverneur. Je préférerais vous exposer le double problème de l'Inini et de la Guyane, chiffres en main, dans le silence de mon cabinet, à Cayenne. Nous sommes en plein travail, en pleine période de création, d'organisation... »

Il m'indique, d'un geste, les appareils de topographie compliqués, boussoles, baromètres, altimètres, à peine déballés, parmi les casseroles d'aluminium. Des livres, des documents jonchent la table...

Le gouverneur Siadoux est un homme au front large, au regard droit. Des fils blancs apparaissent çà et là dans sa chevelure. Sa courte moustache est poivre et sel.

Le capitaine Lelarge, plus jeune, respire l'énergie et l'entrain. C'est un Parisien; ses yeux rient tout seuls, sous ces sourcils clairs...

Tous deux ont déjà collaboré en Afrique, où ils ont bien servi les intérêts de la France.

Le gouverneur parle lentement, pesant ses mots :

« J'ai voulu soustraire ce pays à la politique, du moins pendant sa période d'organisation. J'ai voulu, surtout, y travailler en paix. Et d'abord, y créer des routes, sans lesquelles toute pénétration est difficile, sinon impossible. Puisque l'or vous intéresse en Guyane, je vous dirai que ma politique de l'or repose entièrement sur cette base : la route, qui permettra aux directeurs d'entreprise le rapide contrôle de leurs placers éloignés et affranchira les isolés, les coureurs de bois, comme vous dites ici, de l'effroyable tutelle des cantines, en établissant de rapides moyens de ravitaillement.

« Avec quels ouvriers construisez-vous ces routes, monsieur le Gouverneur?... En 75 ans, l'administration pénitentiaire...

— ... A peu fait, c'est entendu. Aussi, je ne compte pas employer la main-d'œuvre européenne. J'attends un convoi de 1.500 forçats indochinois. L'Asiatique — vous avez vu les Chinois de Saint-Laurent, — l'Asiatique s'acclimate fort bien ici.

— Et la police des placers, monsieur le Gouverneur? Vous n'ignorez pas que l'insécurité règne dans l'intérieur?

— Je compte créer trois centres de surveillance. L'un ici, sur le Maroni; l'autre à Saint-Elie, sur le Sinamary; le troisième à Tonne-Grande, sur la rivière de Cayenne. Chacun de ces postes, qu'une route reliera, sera commandé par un administrateur ou un officier, aux pouvoirs limités de justice de paix. Un bataillon de tirailleurs y assurera la sécurité du travail et le respect de la loi.

— Un pareil programme comporte des dépenses, monsieur le Gouverneur. Ne

croyez-vous pas que la colonie, qui vous aura avancé les sommes...

— La colonie ne déboursera pas un sou. C'est l'Etat qui nous donne les deux millions dont nous avons besoin chaque année, au début tout au moins.

— De telle sorte que le territoire de l'Inini ne relèvera de personne en Guyane?

— Il relèvera du gouverneur seulement, assisté d'un conseil d'administration. Ce conseil sera composé de quatre membres, nommés par le président de la République. Un spécialiste de l'or, un autre des questions forestières, un commerçant et un industriel.

— Mais c'est là une œuvre de longue haleine. »

Le gouverneur regarde le capitaine Lelarge.

« Mon Dieu, non... Avec des collaborateurs dévoués, beaucoup de labeur et le ferme désir de réussir, je pense qu'en trois ou quatre ans... »

Le capitaine n'a pas bronché.

« Oui, en trois ou quatre ans, peut-être même avant... »

*
**

Moi, je songe aux parlores des petits cafés de Cayenne et de Mana, aux clubs politiques myopes, à leur clientèle vorace, aux embûches que dresse, dans l'ombre, la haine des impuissants et des inutiles, sous les pas des réalisateurs, des hommes d'action.

Et j'ai grande envie de clore l'entretien — avec respect toutefois et en saluant bien bas ces deux hommes — de la phrase par laquelle Chérubin conjure le mauvais sort :

« Oui monsieur le Gouverneur... *si bon Dieu veut!* »

« Le *Biskra* touche Saint-Laurent demain. Vous n'avez que le temps d'y descendre... »

Après une soirée charmante, j'ai pris congé, au petit matin, du capitaine Lelarge.

Nous redescendons le Maroni. Je redresse les épaules. Ce fleuve large, les arbres moins hauts, les lianes moins lourdes, moins nombreuses, un peu de ciel bleu où courent des nuages, c'est l'étreinte de la forêt qui se desserre. L'impression d'envoûte, d'étouffement se dissipe. Le maléfice va cesser...

Avec les premières pluies, les papillons sont éclos. Ils passent comme des effluves

électriques au ralenti. Peau-de-Toutou, le pauvre Peau-de-Toutou, à Grand-Placer, m'a appris à les reconnaître. Voici le *ménéléans* bleu et vert aux reflets métalliques; le *rothénor*, qui lui ressemble, mais dont l'envers des ailes est moiré de velours marron; l'*agréa*, rouge et noir; le *grand planeur*, qui se tient immobile dans l'air chaud; l'*hécuba*, noir et jaune; le *thécla*, semblable à une mousseline imprimée...

Ils sortent d'un palmier, d'un bouquet d'arbustes, jaillissent de la corolle géante d'une orchidée éclosée hier aussi, dansent un instant dans un rayon de soleil, puis s'éloignent, se perdent dans la lumière de ce matin bleu et doré.

Je salue au passage, comme de vieilles connaissances, les rares villages du fleuve, les îlots que je connais, les paysages qui m'ont frappé.

Au bord d'un dégrad, un chien aboie. Un coq chante. Un bosch apparaît sur un petit banc de sable.

« *A l'odio... Bâ!*

— *A l'odio...*

— *Amou!* Cargo! Il faut que nous soyons ce soir à Saint-Laurent! »

Cargo interrompt le *taki-taki* qu'il se proposait de faire. Il enfonce précipitamment son takari dans l'eau.

« Tu *pousses crochu!* » constate aigrement Chérubin qui, d'un coup de pagaie, nous remet au fil du courant.

Je ris tout haut de songer qu'en France de braves gens rêvent avec le plus grand sérieux du retour à la vie primitive. Deux mois de forêt guyanaise, mes bons amis, deux mois de forêt à coucher sous le carbet, à dormir dans le hamac et vous appelez de tous vos vœux la salle à manger, la nappe bien blanche, l'argenterie bien nette et la chambre à coucher où l'on ne risque pas de trouver, au réveil, une araignée-crabe sur la descente de lit, un scorpion dans ses bottes ou un serpent-corail lové dans ses chaussettes...

De nouveau Saint-Laurent du Maroni, sa laideur, sa tristesse, les bagnards désœuvrés, les surveillants militaires débraillés, les libérés loqueteux — pouah! J'aimais encore mieux mes bandits, en forêt!...

*
**

J'ai dit à Chérubin :

« Et maintenant, que comptes-tu faire? »

Il a eu un geste de la main, bien simple, en désignant le fleuve.

« Remonter là-haut, chef... »

*
**

Dans le fumoir du *Biskra*, nous avons partagé la *production*. Et puis, je lui ai fait

cadeau de ma hache, de mon sabre et de ma batée.

« Au revoir, Chérubin, *good luck!*

— Au revoir, chef! »

La pirogue s'est éloignée. Je me suis penché sur les bastingages, j'ai mis mes mains en porte-voix.

« Oh! Cargo!... *Mi ti Baka...* »

Cargo s'est retourné, Il a souri.

« *Mi ti Baka... Bâ!* »

Vingt jours de mer. Confort des paquebots de la Compagnie Générale transatlantique. Fauteuils profonds aux cuirs patinés, ventilateurs de la salle à manger (saurai-je encore me servir d'une fourchette?) serviteurs stylés, nickels du fumoir, danses, le soir, sur le pont, à la lueur des étoiles.

Les escales se sont succédées : Paramaribo qui ressemble à un jeu de construction pour enfants bien sages, Georgetown et son jardin botanique; Trinidad où, dans les tramways, de belles Hindoues d'importation font étinceler les bracelets d'argent de leurs bras et de leurs chevilles; Sainte-Lucie, endormie au fond de sa baie où rêvent les cocotiers. Et puis les paysages plus con-

nus des Antilles françaises : Fort-de-France et ses charbonneuses, Saint-Pierre-de-la-Martinique, qui regarde d'un œil inquiet le volcan du Mont-Pelé, la Guadeloupe et ses champs de cannes à sucre...

*
**

Vingt jours de mer.

Peu à peu, le ciel est devenu plus pâle, la mer plus verte. Nous avons quitté les vêtements de toile, tiré du fond des malles les habits de drap, moisiss.

Et puis, un beau matin, les côtes de France...

Je suis venu me reposer dans ce petit village de l'Ile-de-France...

Devant ma fenêtre, un paysage calme de chez nous : de belles collines couvertes de cultures, un ruisseau paresseux dont l'eau tranquille reflète les teintes pâles d'un ciel doux, laiteux, ouaté... Un champ de blé, au premier plan, descend vers la vallée.

Repos des yeux, repos du cœur.



Mais — est-ce ma dernière poussée de fièvre? Voici qu'il y a devant moi une batée, une batée énorme, où étincellent les points d'or des *ouailles!*

A la crique Ouadi, si nous étions montés plus haut!...

A Grand-Placer, si nous avions donné un coup de pioche de plus!... Qui sait?... Qui sait?...

Des pas résonnent sur les graviers de la cour. Le père Baptiste et ses deux fils reviennent des champs. Lui est un solide paysan avec moustaches rousses, à la peau hâlée; ses enfants, des gars bien plantés, aux yeux bleus, aux muscles solides.

Souvent, nous faisons, le père Baptiste et moi, un brin de causerie, lorsqu'il revient du travail. Aujourd'hui, il s'est arrêté devant ma fenêtre et, de sa belle voix un peu chantante :

« Belle matinée, hein? monsieur.

— Oui, père Baptiste, belle matinée...

— Vous regardez mon champ de blé?

Ah! ça nous donne bien du tintouin... Enfin, cette année, s'il n'y a point trop de pluie, point trop de sécheresse, on s'en tirera tout de même... »

Ses petits yeux malins se plissent :

« C'est pas comme dans les *placers* dont vous venez, où il paraît qu'on ramasse l'or à la pelle!... »

J'ai regardé devant moi les épis dont l'or naissant ondulait à la brise — un or blanc et vert, un peu semblable à celui que je râclais là-bas, après une journée épuisante, aux parois du *long-tom*.

Et j'ai répondu — oui, décidément, tout à l'heure, la batée, les points d'or, ce n'était qu'une dernière poussée de fièvre :

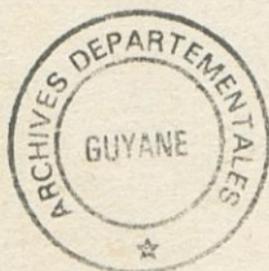
« Voyez-vous, père Baptiste — la plus belle mine d'or, le plus beau placer, eh bien, c'est encore un bon champ de blé.. »

FIN

Vallée de Sparwine, février 1931.

Port-Royal-du-Champ, juin 1931.

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR
LES PRESSES DE L'IMPRI-
MERIE MODERNE, 177,
ROUTE DE CHATILLON, A
MONTROUGE (SEINE), LE
DIX NEUF JUIN MIL NEUF
CENT TRENTE ET UN.



ALEXIS REDIER, Editeur

RAOUL AUDIBERT

Montagnes 12 »

MARTHE OULIÉ

Quand j'étais matelot . . 15 »

PAUL CHACK

**L'Homme d'Ouessant,
du Chaffault 15 »**

Lt. P. DESGRANGES et Lt. DE BELLEVAL

En mission chez l'Ennemi . 15 »

Pavillon noir (1916) . . 15 »

MAURICE LAPORTE

Espions Rouges 15 »

Le Bouge de la Mère

Andrelli 15 »

Sous le Casque d'acier . . 15 »

ANTOINE REDIER

Zita, princesse de la Paix. 15 »

PIERRE FAURE

Vers un nouveau Charleroi 15 »

ALEXANDRA STOLYPINE

L'Homme du dernier Tsar 15 »

ROGER DELEPLANQUE

Un crime au quai d'Orsay 15 »

SINCLAIR LEWIS

Un Américain parle. . . 15 »

11, Rue de Sèvres, PARIS



